

*Eglise du Saint-Sacrement à Liège*  
*Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers*

*Feuillets 294 à 300*  
*Lundi 10 à dimanche 16 mai 2021*

ABBÉ ISTVÁN REGÖCZI  
(1915-2013)

I

EN HONGRIE.

L'ARRESTATION D'UN PRETRE.

PRISONNIER AVEC

L'EUCCHARISTIE

(1949-1953)

# PRESENTATION

« *En Hongrie. L'arrestation d'un prêtre. Prisonnier avec l'Eucharistie* » est le récit anonyme relaté dans une brochure publiée à la fin de l'année 1971<sup>1</sup> sous une couverture aux couleurs du drapeau hongrois.

L'introduction donnait ces simples indications : « *Nous offrons au lecteur le récit absolument authentique de la captivité d'un prêtre hongrois. Des raisons de sécurité obligent à garder secrète l'identité du prêtre, héros et auteur de ce récit. C'est ce que garantissent les traducteurs, dont l'un a rencontré personnellement l'auteur.* »

Depuis l'effondrement du bloc communiste en Europe de l'Est et avec la publication du très beau livre *L'envol des aiglons*<sup>2</sup>, les lecteurs francophones ont découvert l'identité du prêtre héroïque : l'abbé István Regöczi (Latrány, 5 octobre 1915 † 28 février 2013).

Mais en Flandre, le nom et l'œuvre de ce courageux témoin étaient connus depuis bien longtemps. La matière du récit était tirée du livre flamand publié en 1969 sous son nom : István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*<sup>3</sup>.

Nous reproduisons ici dans sa traduction française intégrale ce magnifique témoignage de foi, de force et de douceur évangélique, en élucidant toutefois, grâce à l'original flamand, les abréviations destinées à dissimuler l'identité des acteurs.

Sont indiqués en note quelques compléments ainsi que les renvois à *Wij kunnen niet zwijgen* et à *l'Envol des aiglons*.

---

<sup>1</sup> 144 pages. Achevé d'imprimer le 13 décembre 1971 sur les Presses des Editions Saint-Michel (53 Saint-Cénére) - (N° d'édition 215 - Dépôt légal 4<sup>ème</sup> trimestre 1971) - Dépôt : Librairie Téqui (82, rue Bonaparte - Paris 6<sup>e</sup> - Prix : 8, 00 F).

<sup>2</sup> Paris, Fayard, 1992, 414 pp.

<sup>3</sup> Het werk der Arendjongskens, Brugge, 1969, 470 pp. Ce recueil se compose de 3 livres ; c'est du troisième, « Arendjongskens in de storm » (« Les Aiglons dans la tempête »), qu'est tiré le récit que nous proposons dans ces feuillets et qui y occupe les pages 247-248 et 270-332.

<u>Prisonnier</u>	<u>Abréviation</u>	<u>Résolution</u>
I-1, II-2, II-7, II-8	A.	Alex (Alexander)
I-2, I-3, II-4, II-9	Rue A..., n° ...	Avenue Andrásy, numéro 60 <sup>4</sup>
II-2	C., ambassadeur de Belgique à Budapest	Monsieur Caritat [Guy de Caritat de Peruzzis (1897 †1963), chargé d'affaire belge en poste à Budapest entre 1947 et 1953] <sup>5</sup>
II-2, II-8	E., nièce de l'abbé	Elisabeth, Erzsí (Erzsébet)
II-7	G.	Gyurka [Hegyí György, né en 1930, ordonné prêtre en 1955, †2005]
I-2, II-2, II-3, II-7, II-8	K.	Kismama (« Petite Mère ») [Kemeny Jolan, originaire de Jolika, née en novembre 1926]
II-4, II-5, II-9, III	Kistarcsa	Camp de concentration situé à 20 km à l'est de Budapest. (Kistrarxa est une graphie fautive)
II-8	L. petit frère d'A.	Laci (Ladislás) [ordonné prêtre en 1963]
II-24, III	M. R.	Máriaremete <sup>6</sup>
II-24	N.	Nagy Imre <sup>7</sup>

<sup>4</sup> « 60, rue Andrásy, de sinistre mémoire » (Andrea Riccardi, *Ils sont morts pour la foi. La persécution des chrétiens au XX<sup>e</sup> siècle* (Plon/Mame, 2002), p. 167.

En 1944, l'immeuble était le siège du quartier général des nazis hongrois, puis de 1945 à 1956, celui de AVO et AVH, la police politique communiste.

La « Maison de la terreur » (« Terror Háza ») est devenue un musée qui reconstitue le climat de l'époque.

<sup>5</sup> Cf. Gergely Fejérdy, « La réaction diplomatique d'un petit pays européen face à l'insurrection hongroise : la Belgique », dans *Relations internationales* 2007/1, n. 129, pp. 117-137, en particulier p. 122.

<sup>6</sup> Quartier de Budapest situé dans le 2<sup>e</sup> arrondissement, à la frontière avec Remeteszölös.

Notre-Dame des ermites à Máriaremete est un lieu de culte assez récent, mais très populaire. En immigrant en Hongrie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Catherine Tolwieser apporta une copie de l'image de Notre-Dame d'Einsiedeln (Suisse). Elle lui attribuait toutes les grâces reçues et exposa l'image sur un chêne. Une aveugle retrouva la vue ; une chapelle fut alors érigée, en 1817. Le sanctuaire prit son essor au XX<sup>e</sup> siècle, avec le cardinal Mindszenty.

<sup>7</sup> Homme d'Etat hongrois et économiste de l'agriculture, né à Kaposvár le 7 juin 1896 et exécuté le 16 juin 1958 à Budapest. Membre du Parti communiste hongrois, puis du Parti des travailleurs hongrois, il fait quelque peu figure de dissident, mais n'en est pas moins deux fois chef du gouvernement de la République populaire de Hongrie. Premier ministre lors de l'insurrection populaire hongroise (23 octobre - 4 novembre 1956).

II-4	R. chef des communistes hongrois	Rákosi Mátyás <sup>8</sup>
II-12, II-13, II-17, II-21, II-24	V.	Vác, ville épiscopale, située sur le Danube, au nord de Budapest
I-1, I-2, II-5, II-8, III	X. (gîte des Aiglons)	Vác
II-8	Z.	Zsösi



**REGÖCZI ISTVÁN**

En la fête du saint Père Damien,  
10 mai 2021,  
Abbé Marc-Antoine Dor, recteur

<sup>8</sup> Mátyás Rákosi, né Mátyás Rosenfeld, le 9 mars 1892 à Ada et mort le 5 février 1971 à Gorki. Secrétaire général du Parti communiste hongrois, puis du Parti des travailleurs hongrois. Rákosi se qualifie lui-même de « meilleur élève hongrois de Staline ». Pour sa politique de soviétisation systématique, il invente la « tactique du salami », expression par laquelle il explique comment on élimine morceau par morceau une opposition démocratique, prenant progressivement le contrôle de la République de Hongrie. En 1949, Rákosi commence à instituer la terreur d'Etat en chargeant la police de sécurité ÁVH à agir énergiquement contre tous les adversaires du régime, plusieurs milliers de personnes perdent la vie. Le 18 août 1949, la République de Hongrie adopte une nouvelle constitution, devenant la République populaire de Hongrie. Premier ministre en 1952-1953. Il s'exile en Union soviétique lors de la révolution hongroise d'octobre 1956.

# PREMIÈRE PARTIE

## L'ARRESTATION

# I

## HAUT LES MAINS ! ARRETE AU NOM DE L'ETAT DEMOCRATIQUE DE HONGRIE<sup>9</sup>

Beaucoup de mes meilleurs amis et connaissances me demandaient et insistaient continuellement pour que je m'éloigne de Vác. Ainsi je pourrais libérer les communistes de leurs préoccupations à mon sujet.

« Si vous n'étiez plus dans leur chemin, ils vous laisseraient en paix ! »

Oh oui ! je le savais bien, mais, ce ne serait pas loyal de fuir, de capituler.

« Si Notre-Seigneur me juge digne du grand sacrifice, Il me donnera aussi la force nécessaire, et Il peut s'occuper de ceux dont je suis responsable, mieux que je ne peux le faire. Personne n'est indispensable », répondais-je.

Le soir, quand tout le monde s'était couché, je priais encore longtemps dans ma petite église, auprès de la petite lumière du sanctuaire. Ce jeudi soir, 21 octobre 1949<sup>10</sup>, je priai plus longtemps que d'habitude, comme si notre Seigneur voulait me retenir. Quand enfin je pénétrai dans la sacristie, je vis, plongés dans un profond sommeil, deux des jeunes dont je m'occupais et qui, afin de prévoir le pire (une arrestation toujours possible), y passaient la nuit. Nécessairement, je devais penser à Gethsémani et je murmurai doucement : « Mes garçons, ne pouvez-vous pas veiller une petite heure ? »

Je m'assis sur le bord de mon lit, mais je n'avais pas envie de dormir, bien que je me sentisse tellement fatigué et las. Je retournai dans la chapelle, et, agenouillé devant l'autel de notre Seigneur, je priai : « Seigneur, oh ! cette tension est si grande, l'incertitude si troublante ! Si c'est possible, écartez de moi ce calice ! Faites-moi voir ce que je dois faire, comment je dois agir. Volontiers je fais le

---

<sup>9</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 270-273 ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 279-282.

<sup>10</sup> La date précise est omise dans la traduction française.

sacrifice de ma vie, mais au moins épargnez tous ceux que vous m'avez confiés, Seigneur ! Cependant, non pas selon ma volonté, Seigneur, mais selon ce qu'il vous plaît. »

Je ne sais pas combien de fois j'ai soupiré cette prière du Seigneur, mais je me levai, réconforté, et bien que je trébuchasse quelque peu, j'allai m'agenouiller auprès de l'autel de Notre-Dame de Banneux. L'autel avec la statue blanche et souriante de la Vierge des Pauvres se trouvait juste devant le grand autel. Le doux reflet de la lumière éternelle jouait sur la blanche image. Là, devant ma bonne Notre-Dame, oui là, près de ma Mère céleste, je donnai libre cours à mes larmes. Je sentais en effet, j'étais sûr, que c'était maintenant pour la dernière fois, et Dieu savait pour combien de temps, que je contemplais son visage souriant et compatissant.

« Mère des pauvres, Mère des orphelins, je confie à vos soins maternels, tous ceux dont je suis responsable et que j'aime, tous mes fidèles. »

Je retournai dans la sacristie et je regardai mes garçons, qui dormaient tranquillement. Avec un soupir, je m'écroulai sur mon lit. Tout était si calme ! Je n'entendais que la respiration calme et régulière de mes garçons : cela me plongea dans un léger assoupissement.

Tout d'un coup, ce fut comme si j'entendais maman m'appeler ; je fus aussitôt réveillé. Quelqu'un frappait doucement, en hésitant, à ma fenêtre. Je pensais inévitablement à maman.

- Qui frappe ?

J'entendis une voix de femme répondre doucement :

- Ouvrez !

- Quelque chose de grave est-il arrivé ? demandais-je rapidement.

- Oui ! chuchota la même voix de femme.

Curieux ! De nouveau je pensai que quelque chose était arrivé à maman.

- Est-il arrivé quelque chose à maman ? demandai-je anxieusement, et, comme j'obtenais une réponse indistincte, je me

hâtai à travers la chapelle pour ouvrir la porte. Je ne l'avais même pas tout à fait ouverte, quand elle fut enfoncée avec une grande brutalité et je me trouvai devant quelques formes obscures.

- « Haut les mains ! » crièrent-ils d'une façon désordonnée, et je sentis les revolvers appuyés sur ma poitrine. Automatiquement je levai les mains.

- Retournez-vous, commandèrent-ils, et en avant !

J'allai avec les mains levées à travers la petite église vers la sacristie. Devant le maître-autel, je voulus faire une génuflexion, mais d'un coup rude, ils me poussèrent en avant. L'un d'eux, qui était entré avec moi dans la sacristie se tourna vers moi en ricanant et me dit avec ironie : « Au nom de l'Etat démocratique hongrois, j'arrête le roi des jeunes ! »

Réveillés par le bruit, mes deux garçons regardaient stupéfaits. Ils comprenaient, en voyant les revolvers menaçants et les policiers brutaux, que le moment tant redouté était arrivé. Rapidement ils se levèrent, mais avant qu'ils ne puissent faire quelque chose ou donner un signal, ils furent empoignés.

- Ho ! Ho ! cria le même rude gaillard qui semblait être le chef des policiers, c'en est fini du règne des jeunes ! C'en est fini de votre roi !

- Non, cria Alex sans crainte, c'est seulement à partir de maintenant que commence le règne de notre roi !

Ces mots me firent une forte impression. Oui, maintenant, je commence à prendre le chemin royal de la Croix, pour régner avec le Seigneur par des humiliations et des souffrances. Je laissai tomber mes mains et signifiai par un clin d'œil mon approbation aux garçons.

- « Haut les mains ! » me crièrent-ils plusieurs en même temps. Malgré le sérieux de la situation, je devais sourire. Que ces gens sont tout de même craintifs pour un simple pauvre prêtre et deux petits garçons !

- « Remettez vos armes ! », grommela leur commandant.



- Je n'ai pas d'autres armes que mon crucifix, et je désignai mon grand crucifix sur le mur.

- Nous allons bien voir cela !

Ils fouillèrent tout. Tous mes livres et papiers furent jetés à terre.

Je regardais calmement. Même mon petit livre tomba en leurs mains, mais heureusement, ils ne le remarquèrent pas et il vola contre le mur. Cette perquisition brutale dura environ une heure et demie. Pendant tout ce temps, je devais rester, les mains levées vers le mur. Ce qu'ils trouvèrent de compromettant dans mes papiers fut fourré dans une grande valise. L'un d'eux s'approcha de moi et me commanda d'enlever ma soutane.

« Non ! refusai-je résolument et imperturbablement. Je n'enlève pas ma soutane, mon saint habit, mon uniforme. »

A trois ou quatre, ils sautèrent ensemble sur moi et tout en jurant et criant, ils m'enlevèrent de force ma soutane. Comme je n'avais pas de costume civil, ils cherchèrent dans l'armoire quelques effets des jeunes. Naturellement tout était trop étroit et la culotte trop courte. Ils avaient grand plaisir à voir mon allure pitoyable. Finalement ils m'enfoncèrent un petit chapeau sur la tête. Ils criaient :

- « Maintenant le roi des jeunes, c'est le plus beau ! Donnons-lui aussi des bracelets », et ils me ligotèrent avec une chaîne de fer.

Pendant cette pénible heure et demie, les jeunes se comportèrent noblement et courageusement. Mais quand je fus ligoté, ils ne purent retenir leurs larmes. Ils pleuraient si fort que je ne pus cacher ma peine de la pénible séparation. Le commandant ordonna de partir. Encore un regard plein de compassion pour mes jeunes désolés... puis ils me poussèrent à travers ma petite église. Le Seigneur me regardait du tabernacle avec beaucoup d'amour. J'étais maintenant son prisonnier, l'enchaîné du Seigneur. Bien qu'ils ne le permissent pas, je m'agenouillai cependant sur mes deux genoux et je baisai les marches de l'autel. Dehors l'aube commençait ; un coq chantait au loin. Il était grand temps de

m'emmener. Avant que je ne pusse regarder autour de moi, ils m'avaient déjà poussé dans une voiture. Deux détectives vinrent s'asseoir à côté de moi, de telle façon que, coincé entre eux deux, je ne puisse pas remuer. Je ne pouvais non plus rien voir, je ne savais pas ce qui se passait autour de moi, mais j'entendais, d'après leurs commandements et leur conversation, qu'ils étaient fermement décidés à me garder prisonnier, même si c'était nécessaire, par la violence. Dans le silence, à l'abri de la lumière, sans bruit, sans que mes fidèles ou les jeunes aient remarqué quelque chose, ils m'enlevèrent du cercle chaleureux des derniers jeunes de mon groupe et de mes bons paroissiens. Rapidement nous roulions dans les rues tranquilles et solitaires. Tout d'un coup je sentis combien j'étais livré sans défense à la volonté arbitraire de mes ennemis et je priai avec ferveur pour obtenir de l'aide.

## II

### DANS LES MAINS DE LA POLICE SECRETE<sup>11</sup>

Budapest n'est pourtant pas à une distance trop longue, mais il me sembla que nous roulions depuis très longtemps et que le chemin n'en finissait pas. Finalement, après une longue route, sans parler, nous arrivâmes au célèbre n° 60, de la rue Andrásy. Je fus d'abord soigneusement fouillé. Je n'avais rien d'autre avec moi que mon bréviaire, le Nouveau Testament et un chapelet. Naturellement, ils m'ont pris ces objets, qui, bien que de peu de valeur, m'étaient si chers. Je dus même donner mes chaussettes et mon linge de corps. Quand un de mes détectives remarqua la chaînette du scapulaire autour de mon cou, il l'arracha avec un rire brutal.

- « Qu'est-ce que cela ? », demanda-t-il.

- C'est, répondis-je simplement, l'habit de Notre-Dame.

Avec une remarque moqueuse, il le jeta sur la table. Je soupirai fort... Puissé-je, au moins, conserver mon scapulaire !

« Notre-Dame du Saint-Scapulaire, suppliai-je avec insistance, obtenez, au moins, que je ne sois pas privé de votre saint habit. »

Un autre détective, qui jusqu'à ce moment avait regardé avec indifférence, prit mon scapulaire. Il le regarda avec attention, puis il dit à son compagnon :

- Cela n'a ni valeur, ni utilité ! et le rejeta.

Oh ! pouvaient-ils se rendre compte dans ces circonstances, que mon scapulaire avait pour moi une valeur plus grande que tous les trésors du monde. Notre-Dame le savait et elle sut me le rendre. S'ils m'avaient dépouillé de tout, son habit au moins me couvrirait et me protégerait. De fait, pendant ces longues années de vie en prison, ce petit scapulaire de Notre-Dame m'a vraiment protégé.

---

<sup>11</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 273-276 ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 282-284.

Je tremblais de froid, car nous étions déjà à la fin d'octobre et le temps était triste, pluvieux et frais. Avec ma petite veste, ma culotte courte, sans chaussettes ni chemise, j'avais l'allure d'un mendiant. J'étais aussi épuisé après une nuit si agitée, pleine d'anxiété, sans sommeil. Les hommes de la police secrète trouvaient amusant de m'humilier et de m'insulter avec toutes sortes de mots grossiers. Je fus amené dans une petite chambre, et là, je dus rester tourné vers le mur. Un policier se trouvait derrière moi. Lentement les heures s'écoulaient. Mes pieds pesaient du plomb, mais je devais rester tout droit sans m'appuyer. Je ne pouvais pas bouger. La garde derrière moi avait déjà été relayée à deux reprises. Personne ne m'adressait la parole et aussi j'avais assez de temps pour réfléchir. Mes pensées allaient continuellement à Vác, auprès de mes jeunes. J'oubliais ma propre misère, tellement j'étais préoccupé de leur sort. Probablement, pensais-je, ils sont également jetés en prison avec Kismama et ma nièce Elisabeth. Les deux jeunes, qui étaient auprès de moi, avaient en effet été également appréhendés et dans l'obscurité je n'avais pas pu voir s'ils étaient emmenés. D'après le bruit que j'avais perçu, il devait y avoir plusieurs automobiles. Quelques jours auparavant, j'avais appris que les communistes, ayant su qu'il restait encore des jeunes regroupés, étaient décidés à les arrêter. J'avais alors conseillé aux jeunes de quitter Vác.

Peut-être aurait-il mieux valu retourner au lac Balaton ! Mais ils m'avaient demandé si j'allais les accompagner. J'avais refusé catégoriquement.

- « Non ! mes garçons, ma place est ici à Vác. »

Les jeunes s'étaient regardés, interloqués et, comme un seul homme, ils avaient répondu :

- « Alors, nous ne partons pas non plus ! Nous restons auprès de notre père, peu importe ce qui arrivera. Là où se trouve Atya (le père), là aussi doivent se trouver les enfants. »

Oui ! il était possible, que maintenant, là où je me trouve, dans cette sombre prison, eux aussi se trouvent enfermés. De nouveau, le garde fut changé. Je ne comprends pas pourquoi il devait me garder, placé derrière moi. D'ici, en effet, personne ne pouvait s'enfuir ! Je

ne savais même plus si c'était le jour ou la nuit. La forte lumière électrique brillait dans mes yeux. Je titubais à rester debout, sans manger et dans le froid, mais surtout de cette forte tension d'esprit. Peu à peu je me sentais arrivé à bout de forces... mais je m'encourageais à persévérer, à ne pas donner de signes de défaillance. « Seigneur, aidez-moi ! » Oui ! je le comprenais, ils voulaient m'affaiblir complètement, m'épuiser, pour que, ensuite, selon leur volonté et leurs intentions, je fasse et signe facilement des aveux de mes fautes.

La porte s'ouvrit ; mon gardien se mit au garde à vous. Un officier apparut :

- « Si vous souhaitez dire quelque chose et si vous êtes conscient de votre faute, vous pouvez parler. »

Je me retournai lentement :

- Je n'ai pas le moindre sentiment de culpabilité... Je suis innocent. Que puis-je vous dire d'autre ? Je ne souhaite pas parler davantage.

- Oh ! vous parlerez bien encore autrement, monsieur l'abbé...

Brutalement, la porte se referma. Quand le bruit des pas ne pouvait plus être entendu, le gardien demanda tout doucement :

- « Etes-vous prêtre ? »

- Bien sûr !

Il m'avança une chaise sur laquelle je m'effondrai.

- Oh ! quel bienfait après cette longue station debout, murmurai-je, plein de gratitude.

Je ne pouvais pas en dire plus, car je m'endormis aussitôt. Il est impossible de dire combien de temps je dormis sur cette chaise. Je fus réveillé par mon gardien qui mettait un doigt sur sa bouche. En un instant, j'étais debout et je le regardai avec gratitude avant de me tourner encore vers le mur. Des pas approchaient ; la garde était relevée. A partir de ce moment-là, j'ai perdu la notion du temps. Que pouvait-il se passer, à l'extérieur, dans le monde libre ? Faisait-il nuit ou jour ? Peut-être avais-je tout de même dormi quelques heures. Combien d'heures durait la garde ? Ce devait être déjà samedi en tout cas ! S'ils ne m'interrogeaient pas aujourd'hui,

je devais encore rester pendant toute la journée du dimanche. Je disais le chapelet sur mes doigts. Cette simple prière était mon unique consolation dans cette situation désespérée. Oh oui ! je pouvais me rappeler comment j'avais su puiser par ce moyen tant de force et tant de courage, il y a bien des années, quand je me sentais aussi misérable, abandonné et affamé que maintenant. C'était à l'âge de 17 ans, quand je suis parti en Belgique. pour pouvoir être prêtre. J'ai bien prié au cours de cette longue marche et cela m'a aidé à oublier ma faim et mon épuisement. Cette prière m'accompagnait ensuite jusqu'à l'autel du Seigneur. Et, dans tous les moments difficiles de ma vie de prêtre, j'ai toujours confié mes préoccupations à Marie dans la prière du Rosaire. C'est devenu une partie de ma vie : comment pourrais-je ne pas le dire en ces heures sombres ?

Mon gardien sursauta. Probablement encore un officier, pensais-je, et je ne me retournais même plus.

- « Avez-vous quelque chose à dire ? », me disait-il de sa voix rude. Je me taisais. Le gardien me donna un tel coup que je heurtais ma tête contre le mur. Il y eut ensuite un long silence. S'ils m'interrogent avec humanité, pensais-je en moi-même, alors je répondrais naturellement. Mais que pouvais-je dire à cet officier méprisant, qui attendait seulement que je lui demande grâce, ou que je lui mendie un morceau de pain !

- C'est bien comme cela ! dit-il, tandis qu'il claquait la porte en jurant.

Un autre gardien arriva. Ils échangèrent quelques mots et, malgré leurs chuchotements, je pouvais quand même comprendre que nous étions déjà le samedi soir. Le nouveau gardien était un jeune garçon. Il voyait mon épuisement complet et il me permit de m'appuyer au mur. Cette position m'apporta un léger soulagement ; je m'assoupis même un peu. Mais pas pour longtemps, car j'entendais dans le corridor le bruit de pas lourds qui approchaient. Quatre officiers entrèrent. J'essayais de rester un peu debout avec beaucoup de peine ! Ils me regardèrent. sans rien dire, tout en espérant sûrement m'entendre parler, mais ce fut inutile .

« S'il ne parle pas cette nuit, dit l'officier au gardien, emmenez-le dans le cachot de la cave le plus profond n. 33. Là, il pourra méditer jusqu'à ce qu'il en pourrisse. »

Et je restai là avec des jambes de plomb, plus courbé que droit. Oh ! qu'ils me mettent rapidement dans cette cave ! Je ne souhaitais pas mieux, pourvu que je puisse seulement m'étendre quelque part, m'étirer et m'assoupir !... Ce fut une nuit terrible, pénible et de grande souffrance. Sans cesse l'image du Christ à Gethsémani se trouvait devant moi. Enfin arriva un gardien pour me chercher ; et tout en m'appuyant au mur, je descendis les marches, lentement, vers le cachot...

### III

## ECCE HOMO - VOICI L'HOMME !...<sup>12</sup>

Avec un fracas de tonnerre, la porte en fer de la prison se referma derrière moi et j'écarquillai les yeux dans une petite cellule de la prison de la rue Andrásy, n° 60. Le petit réduit où je me trouvais n'avait que trois pieds de long et deux pieds de large. Un lit, fait de trois planches, était l'unique mobilier. Autant il faisait clair dans cette petite chambre, autant il faisait sombre dans mon âme. Il y avait déjà trois jours que j'étais arraché à mes jeunes, trois jours, sans manger, ni boire, et obligé de regarder vers un mur. L'une ou l'autre fois, on m'avait permis de m'appuyer un peu sur le mur... quand je risquais de m'évanouir ! Jusqu'à présent, on ne m'avait presque pas adressé la parole.

Que veulent-ils faire de moi ? Qu'était-il advenu de mes jeunes ? Ma vieille maman savait-elle que son fils avait été emmené, ligoté en prison ? Toutes ces pensées traversaient mon esprit, tandis que je contemplais mon misérable et triste réduit. Combien de temps devrai-je rester ici ? En sortirai-je encore vivant ? Seigneur Jésus, Vierge Marie, ne m'abandonnez tout de même pas ! Tout d'un coup, je remarquai une inscription gravée avec de grandes lettres sur le mur : *Ecce homo* ! Comme un rayon de lumière, ces lettres traversèrent mon âme assombrie ! Brillante comme la lumière du plein jour, surgit alors devant moi une belle statue de l'*Ecce Homo* en marbre blanc. Oh ! cette statue, combien elle m'était chère ! Elle se trouvait dans le grand séminaire de Bruges. Combien de fois par jour je la voyais, combien de fois je regardais le Seigneur ligoté. Combien de fois, oui, tous les jours, je baisais avec respect et amour les mains liées du Seigneur souffrant et innocent. Combien de fois j'avais prié avec ardeur :

---

<sup>12</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 247-248 ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 284-285.



- « Seigneur Jésus, permettez-moi de porter moi aussi un jour des liens pour vous. »

Oui, ce que je demandais, c'étaient des liens. Oui, cela, je l'avais demandé souvent... rien que des liens ! Et je jubilais... Oui, maintenant, j'ai reçu les liens souhaités, Dieu en soit loué ! *Te Deum laudamus* ! (Nous te louons Seigneur !) Tout devenait si clair dans mon âme. Un repos plein de paix envahit mon cœur. Je tombai sur mes deux genoux ; ce que j'ai demandé si souvent au séminaire de Bruges, les liens de l'*Ecce Homo*, maintenant je les ai reçus. Voici que maintenant, je suis vraiment le prisonnier de notre Seigneur et, avec une profonde joie, je récitais tout le *Te Deum*, suivi du *Magnificat*. Qu'est-ce qui pourrait bien encore me nuire ? N'avais-je pas reçu ce que j'avais demandé ? Oui, j'étais fier des liens que je pouvais porter pour notre Seigneur. Dans mon cœur résonnait un chant de mes jeunes : « La tête levée, la main dans la main, au ciel, attends la victoire. »

C'est ainsi que je m'endormis sur les rudes planches, tout épuisé, rêvant de mes jeunes. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. Je me suis réveillé par le froid, car à part mon pauvre costume, ils m'avaient tout enlevé, même mes chaussettes. J'étais là, étendu sur le dos, avec la forte lumière, qui m'éblouissait en plein dans les yeux. Je regardais les murs humides de ma prison, sur lesquels brillaient des gouttes d'eau. Inévitablement, je devais penser aux larmes de mes jeunes.

## DEUXIÈME PARTIE

### QUATRE ANS DE CAPTIVITE<sup>13</sup>

---

<sup>13</sup> Les titres des chapitres proviennent de la seule traduction française ; le découpage ne correspond pas toujours à l'original flamand.

# I

## SEUL DANS LA CELLULE DE PRISON<sup>14</sup>

Dimanche ! Quel triste dimanche : sans messe, sans communion, sans église, sans bréviaire. C'est aujourd'hui le dernier dimanche d'octobre, donc la fête du Christ-Roi. D'un seul coup, je suis debout, mais je tombe de nouveau sur mon bas lit de planches, titubant et affaibli par la faim. Avec peine, j'arrive à m'asseoir sur le bord de la planche, la tête dans mes mains.

Christ-Roi ! C'était vraiment notre « fête » chez les jeunes. Nous nommions Notre-Seigneur « le grand Roi ». Et moi-même, j'étais réellement nommé « roi » par eux. Ils m'avaient appelé ainsi parce que dans un amour de dévouement comme le Christ, je voulais toujours être auprès d'eux. De jour et de nuit, je n'avais pas une petite heure pour moi. J'étais toujours sur la route pour m'occuper d'eux. En plein hiver, par temps de neige et de pluie, je tirais le petit chariot pour leur procurer des vivres de régions lointaines. Quelles courses à pied ou à bicyclette pour leur donner le minimum nécessaire. Aucun travail ne m'aurait paru excessif ou trop sale : balayer, nettoyer, couper du bois, construire... Cela m'arrivait si souvent que je m'endormais presque debout quand j'avais donné au dernier groupe des jeunes une petite croix. A ce moment m'attendait encore tout le travail administratif. Et si souvent, quand les jeunes arrivaient le matin à la chapelle, ils m'y trouvaient endormi sur les marches de l'autel. Ils voyaient combien je luttais, combien je me fatiguais pour eux et c'est pour cela qu'ils m'appelaient leur père, leur ami, leur roi...

Soudain la porte de fer de ma cellule s'ouvrit.

- « Vite ! Dépêchez-vous ! Allez chercher votre nourriture ! »

J'essayais péniblement quelques pas.

---

<sup>14</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 277-279 (§ 1) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 285-286.

- « Plus vite, plus vite ! », commanda le gardien avec impatience. Dans l'étroit couloir il y avait une marmite de soupe fumante. Le gardien en puisa un peu dans un bol et le plaça par terre.

- « Prenez ! », commanda-t-il.

Bien que j'eusse une faim de loup, ma première pensée fut que je n'avais pas communié<sup>15</sup>.

- N'y a-t-il pas une possibilité pour aller à la messe ? demandai-je naïvement. Un rude juron fut la réponse. Avec peine je pus me baisser suffisamment pour prendre le bol dans mes mains tremblantes. Un morceau de pain me fut aussi attribué et la porte fut de nouveau fermée derrière moi.

Ce petit bol de soupe m'a fait revivre : une bienfaisante chaleur me pénétra partout. Du petit morceau de pain par contre j'ai fait de petites boulettes pour un chapelet. Le soir, je fus de nouveau conduit dans le couloir pour un bol de soupe. Cette nuit-là, je dormis très bien, tout en me réveillant souvent à cause du froid.

C'étaient surtout mes pieds nus, qui étaient comme des blocs de glace. Au lever du soleil, je fus conduit à un bac d'eau et je pus m'y laver. Que cela me fit du bien ! Car depuis quatre jours, je n'avais vu ni eau, ni savon. Puis je reçus encore un peu de soupe et un morceau de pain.

Je ne savais pas quelle heure il était, mais par la relève de la garde, ce qui arrivait environ toutes les quatre heures, je pouvais tout de même suivre le temps.

L'emploi du temps était extrêmement simple. Le matin, vers six heures, c'était le lever, la toilette et la distribution de la soupe comme déjeuner. Vers midi, c'était une seconde distribution de soupe, plus nourrissante. Le soir, vers huit heures, il y avait encore un petit bol de soupe. Dans les couloirs se tenaient toujours deux

---

<sup>15</sup> « En ce temps-là existait encore une loi sévère concernant le jeûne. La messe ne pouvait être célébrée que dans la matinée. Celui qui voulait communier ne devait avoir ni mangé ni bu depuis minuit, même pas de l'eau, et cela par respect pour l'Eucharistie. Cette loi était strictement observée par tout le monde. » (note de 1969).

gardiens : un homme de la police secrète en uniforme et un détective en costume civil. Dans la porte était creusé un petit trou pour regarder et les gardiens s’y relayaient très souvent. Je ne pouvais rien voir dans les cellules voisines, car celui qui était conduit dehors devait être tout seul et tenir la tête penchée. Pendant toute la journée, je marchais en long et en large dans ma cellule ; je faisais beaucoup d’exercices de gymnastique pour me réchauffer ; je disais le chapelet et je me promenais en rond dans ma cellule, pour faire le chemin de Croix, tout en méditant sur la Passion du Christ. Dans ce but, j’avais griffonné quatorze petites croix sur la paroi de la cellule.

C’était surtout la nuit que je souffrais du froid sur le dur lit de planches, sans couverture et les pieds nus. Tous les jours je griffonnais un trait sur le mur pour compter les jours. Quand j’eus déjà griffonné le huitième trait, je pensai qu’ils m’avaient complètement oublié. Mais à ce moment-là, le gardien vint, me demanda mon nom et me conduisit en haut.

## II MON PROTECTEUR, LE DETECTIVE<sup>16</sup>

Je supportais difficilement la lumière éblouissante, quand je fus conduit à travers de nombreux corridors vers une petite chambre. Le gardien resta dehors à la porte. Peu après entrèrent deux détectives : un grand maigre et un petit trapu. Ils me regardèrent longuement et fixement, puis s'assirent à un bureau. Ils ne prononcèrent pas un mot, tandis qu'ils feuilletaient toute une liasse de papiers. Enfin le petit trapu prit la parole ;

- « Vous avez eu suffisamment de temps pour réfléchir à vos crimes ! »

- Des crimes ! m'exclamai-je. Quels crimes ? Ou bien serait-ce peut-être un crime de soigner 230 pauvres orphelins et de me tuer à la besogne pour eux ? de construire pour eux un foyer et de les élever à devenir de bons chrétiens ?

- Oui, cria le grand maigre. C'est en cela que consiste justement votre faute, de ne pas élever ces enfants dans un esprit démocratique.

- Si cela est une faute, répondis-je doucement, alors vraiment j'ai commis une faute grave. Mais j'en porte avec fierté toute la responsabilité. Oui, si la charité, qui est miséricorde, est coupable, alors je reconnais ma faute. Car j'avais beaucoup d'amour et de compassion pour les orphelins, les pauvres abandonnés, les opprimés.

- Ne nous prêchez pas sur la charité et la miséricorde, cria le petit en colère ; nous ne connaissons pas ces mots de charité et de miséricorde. Ne pensez pas que vous échapperez de nos mains. Voyez cette montagne de papiers ; c'est la liste de vos fautes.

Dans mon cœur, tout devint subitement si clair. L'opprimante incertitude m'abandonna.

---

<sup>16</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 279-282 (§ 2) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 286-289.

- Dieu est mon Juge... Vous ne pouvez rien contre moi, dis-je résolument.

Le grand maigre sauta sur moi avec les poings fermés. Je le regardai, droit dans les yeux, un frisson traversa mon dos.

Je connaissais cet homme. Tout à coup le visage méchant changea, le poing se détendit. Hésitant, il se retourna et alla s'asseoir. Il prit nerveusement une cigarette de sa poche et demanda du feu à son camarade. Je voyais comment ses mains tremblaient. Il tira sur sa cigarette, s'enveloppa de fumée et cacha son visage dans un nuage. Oui ! je connaissais cet homme et il m'avait également reconnu. Mais où l'avais-je rencontré ?

C'est en vain que je cherchais à me souvenir. Le petit me parlait, me posait toutes sortes de questions. L'autre ne faisait que de temps à autre une observation. A partir de ces questions je pouvais en déduire que j'étais épié depuis plusieurs mois. Ils savaient tout sur moi, ce qui se passait chez mes garçons, quels chants ils chantaient, quelles devises étaient peintes sur les murs, comment nous écoutions les émissions américaines, au moment où le cardinal Mindszenty fut condamné, quelles relations nous avions avec la Belgique. Ils savaient que l'ambassadeur de Belgique à Budapest, monsieur Caritat<sup>17</sup>, nous avait rendu visite avec sa femme et sa fille, et qu'ils avaient offert un goûter aux jeunes. Ils savaient aussi que nous chantions des chants flamands en marchant à travers la ville. Ils considéraient comme un délit le fait de n'avoir pas puni Alex, mais au contraire de l'avoir loué, quand il avait défendu le cardinal Mindszenty avec ses poings et d'avoir prié publiquement à l'église pour que le cardinal soit libéré...

J'écoutais étonné cette longue liste de péchés. Il y en avait encore bien davantage. J'étais accusé de ce que les jeunes avaient promené le délégué de la Croix Rouge suisse à travers la ville sur un

---

<sup>17</sup> Guy de Caritat de Peruzzis (1897 †1963), chargé d'affaire belge en poste à Budapest entre 1947 et 1953.

char orné et de ce qu'ils avaient chanté à son départ : « Revenez chez nous quand notre pays sera libéré de nouveau ! ». Ils m'accusaient aussi de n'avoir pas signé la feuille de nationalisation, mais d'avoir au contraire, aidé par d'odieux capitalistes de l'Ouest, éduqué les orphelins en domestiques du capitalisme.

Le 1<sup>er</sup> mai, les jeunes ne voulaient pas participer au cortège, mais ils étaient toujours là à la procession. Le drapeau rouge ne flottait jamais au mât de l'orphelinat, mais bien le drapeau belge et le lion de Flandre. Quand le groupe des jeunes fut dissout, ils ont encore essayé de reconquérir leur maison. Et tandis que ces petits se dirigeaient vers l'hôtel de ville, monsieur l'abbé faisait encore en plus un sermon excitant ! Mes paroles étaient littéralement citées.

- Est-ce que toutes ces accusations. sont exactes ? me demanda l'homme maigre d'une voix peu sûre.

- Oui, messieurs, tout ce dont vous m'accusez est exact, et de tout cela j'en porte l'entière responsabilité. Mais je ne savais pas que dans un pays où la liberté de religion est garantie par le paragraphe 54 de la Constitution, ces faits cités pouvaient être considérés comme accusations. Je me demande où est la liberté, cette liberté dont on fait tant de cas et surtout, où est la liberté de religion, quand on veut condamner quelqu'un uniquement parce qu'il essaie de donner aux enfants une formation chrétienne ?

- Vous n'êtes pas ici pour poser des questions et pour nous faire la leçon, cria le petit, rouge de colère. Je vais vous apprendre où vous êtes !

Il arrivait si fâché vers moi que je pensai vraiment ma dernière heure arrivée et je me retirai un peu en arrière. Mais, avec étonnement, je voyais comment l'autre le retenait et lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Je respirai, allégé ! Oui, certainement, cet homme me connaissait, j'en devenais sûr.

- Vous, les prêtres catholiques, vous savez prêcher, continua le petit en colère. Oui, vous savez exciter les gens contre nous, mais vous ne faites rien.

Maintenant, c'était à mon tour de me mettre en colère.



- Quoi ? Nous ne faisons rien ? Je n'en parle pas volontiers, mais je puis vous certifier que depuis mon ordination, je n'ai rien fait d'autre que de travailler pour le prochain. Je donnais tout pour les pauvres, pour les enfants abandonnés, jusqu'à mon dernier centime, jusqu'à ma dernière paire de souliers. Pendant les bombardements de Budapest, je mis ma propre vie en danger pour aider des centaines de personnes. La plus haute distinction civile me fut alors remise. Pendant la persécution des Juifs, j'en cachai 18, bien que celui qui essayait d'en sauver un risquât d'être fusillé.

L'homme grand sursauta nerveusement et me fixa. A ce moment surgit soudain un souvenir dans mon esprit. Je le regardai franchement dans les yeux et je poursuivis :

- Pendant des mois, je les cachai, je leur apportai à manger et je les soignai. Parmi eux se trouvait une vieille petite mère qui me parlait toujours de son cher fils. Souvent elle m'a montré sa photo....

L'homme grand fit un signe :

- Cela est suffisant. Nous nous sommes trop éloignés du sujet.

Je jubilais intérieurement. Maintenant j'en étais sûr : il était le fils de cette vieille petite mère juive.

- En effet, répondis-je, il est inutile de détailler comment toute ma vie a été remplie d'efforts pour venir en aide aux autres. Vous avez vous-même lu tout cela sur ma liste d'accusations. S'il était vrai, que nous, prêtres catholiques, nous ne faisons que parler et parler toujours, alors je ne serais pas ici comme accusé ; il n'y aurait pas autant d'églises, d'orphelinats, d'hôpitaux, d'écoles, d'instituts sociaux pour aveugles, sourds-muets et handicapés, et culturellement, nous ne serions pas aussi avancés que nous le sommes en ce moment.

- Vous passez encore à côté de la question, interrompit le gros, avec impatience ; mais faites attention, maintenant je vais montrer votre plus grande faute : vous êtes un espion pour la Belgique.

Cette accusation arriva comme un coup de tonnerre par temps clair. Elle était vraiment inattendue.

- Moi ? Espion pour la Belgique ? balbutiai-je.

- Oui, oui, certainement. Maintenant vous êtes « coincé », n'est-ce pas ? dit-il en ricanant. Vous êtes chargé par les autorités belges d'espionner la Hongrie démocratique.

- Mais cela est tout de même ridicule, répondis-je. Comment la Belgique pourrait se préoccuper de ce qui se passe ici ?

- Par conséquent, vous ne voulez pas le reconnaître ?

- Non, jamais, parce que ce n'est pas vrai ! criai-je tremblant de colère.

- Vous voulez nous faire croire que toute cette aide que vous avez reçue de Belgique, vous l'avez reçue ainsi sans aucune rétribution de votre part. Non, non, vous devez payer cela en espionnant.

- Les bienfaiteurs belges ont aidé et soutenu mes orphelins par pure humanité. Ils ne désirent et n'attendent pour cela aucune rétribution sur terre, mais ils savent que Dieu connaît leur charité et n'oubliera pas.

- Dieu ! Dieu ! ricanait le gros, nous verrons si Dieu va vous sauver. Mais je vous conjure, reconnaissez que vous êtes espion pour la Belgique, autrement nous avons des moyens pour vous y contraindre.

- Même si je devais en mourir, je suis innocent dans cette affaire, et jamais je ne reconnaîtrai quelque chose de semblable ni le soussignerai.

Entretemps, l'homme grand marchait sans arrêt de long en large. Il regardait sa montre avec impatience.

- Pour aujourd'hui, ce sera suffisant, dit-il à l'autre. Laissez-le reconduire dans sa cellule de la cave. Je pense bien qu'il parlera autrement dans 8 jours. Nous avons perdu suffisamment de temps.

Je voyais que le petit n'était pas content ; il grommelait quelque chose en lui-même, mais il appuya néanmoins sur la sonnette électrique et aussitôt un gardien vint me prendre. Je regardai un peu l'homme grand et je vis quelque chose d'encourageant dans son regard. Tout en descendant encore beaucoup d'escaliers, je

remerciais le Seigneur. Que ses voies sont tout de même mystérieuses ! Comment se serait déroulé cet interrogatoire si je m'étais trouvé auprès d'autres détectives. Oui, le grand m'avait reconnu dès le début et il devenait maintenant mon protecteur. S'il continuait à s'occuper de mon affaire dans l'avenir, je ne devrais plus rien craindre de grave.

Dans ma cellule, je devenais calme. Je savais au moins de quoi ils m'accusaient. J'étais surtout tranquilisé par le fait que ni K..., ni ma nièce, ni les jeunes n'avaient été nommés. Ils n'étaient donc probablement pas en prison. Il semblait que j'étais seul concerné dans l'affaire. Avec cette pensée, je me suis endormi.

### III BRULE, MAIS SAUVE !<sup>18</sup>

La cellule souterraine était si fraîche que je frissonnais continuellement. J'essayais de me réchauffer par de nombreux mouvements du corps. Je priais beaucoup, car je n'avais rien d'autre à faire. Parfois je devais bien dire trente chapelets par jour et je faisais sept fois le chemin de la croix à l'intérieur de ma petite cellule. Le traitement de la part des gardiens était rude, mais celui des détectives était brutal.

Je pensais qu'on m'avait encore oublié quand on est venu me rechercher une nouvelle fois après 8 jours. Mon cœur battait fort. Mon protecteur serait-il revenu ? Oui, en effet, c'étaient les deux mêmes. Mon humeur était très éveillée et lucide, et dans son regard furtif, je pensais pouvoir y lire : Ne soyez pas effrayé.

- Avez-vous déjà changé d'avis ? me demanda le gros.
- Je n'ai rien à changer !
- Reconnaissez-vous que vous avez espionné pour la Belgique ?
- Absolument pas ; je suis innocent en cela.

Je restais encore longtemps dans cette petite chambre. De temps en temps, venait encore un autre détective, qui posait également des questions. Il y faisait terriblement chaud. Dans le coin se trouvait un poêle chauffé à blanc. Ils essayaient de « m'avoir » par toutes sortes de questions insidieuses, pour que je me contredise. Mais j'étais sur mes gardes. Était-ce à cause de ce chassé-croisé ou à cause de la chaleur, mais je perdais presque conscience. Quand, soudain, je vis de nouveau arriver le petit homme dans ma direction, je fus saisi de vertige à la tête. Mon pied glissa... et je tombai sur le poêle brûlant. Une souffrance terrible traversa mon bras droit. Immédiatement je redevins pleinement

---

<sup>18</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 283-285 (§ 3) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 289-292.

conscient par la souffrance aiguë. L'homme grand affirmait qu'on ne pouvait rien faire pour mettre mes affaires en ordre et il me renvoya à la cellule. Lentement et titubant, je suis parti. Il me sembla qu'eux-mêmes n'avaient pas remarqué combien j'étais très brûlé ; ils n'en donnèrent tout au moins pas l'impression. Toute mon épaule et mon bras droit étaient brûlés. Cela me faisait très mal, mais il n'y avait pas possibilité d'être examiné par un médecin. Je ne pouvais pas non plus me soigner moi-même : je n'avais ni bandage, ni médicaments. Je ne pouvais ni m'étendre et m'asseoir sans ressentir de fortes douleurs.

J'étais maintenant environ depuis 3 semaines dans la cellule souterraine quand ils sont revenus me chercher. Titubant et branlant, je montai les escaliers. Les deux détectives m'attendaient déjà dans leur petite chambre.

- Aujourd'hui, ce doit en être fini avec ce jeu, commença aussitôt le petit homme trapu. Reconnaissez-vous ou non que vous espionniez pour la Belgique ?

- Je ne le reconnaîtrai jamais, car ce n'est pas vrai !

Le détective prit le téléphone.

- Apportez-moi un bâton de caoutchouc !

L'homme grand se mit debout et commença à marcher en long et en large. Un gardien entra avec un bâton de caoutchouc. Le petit homme était rouge de colère : il ôta sa veste, roula les manches de sa chemise et demanda encore une fois de sa voix menaçante :

- Reconnaissez-vous ?

- Non ! dis-je en secouant la tête.

- Je vais maintenant frapper jusqu'à ce que vous le reconnaissiez et signiez, hurla-t-il, et dans un bond il fut juste en face de moi.

D'un seul coup il retira ma petite veste. Je me recroquevillai de douleur ; les plaies enflammées s'ouvrirent.

- Halte ! cria l'autre tout en s'approchant de quelques pas.

Le bâton de caoutchouc retomba.

- Regardez par ici ! disait mon protecteur tout en me désignant. Cet homme a déjà eu sa part. Qui vous a fait cette plaie ? demanda-t-il.

- Oh ! ce n'est pas si grave, dis-je un peu embarrassé. Je suis seulement tombé sur le poêle et je me suis un peu brûlé.

Mon protecteur, sceptique, secoua la tête, prit le téléphone et demanda au médecin de venir soigner ma plaie. Et tandis que l'autre remettait sa veste, il demanda :

- Pourquoi n'avez-vous pas dit que vous aviez déjà été maltraité ?

Ce n'est que plus tard que j'ai compris ce qu'il entendait par là ; quand un prisonnier a été frappé à ce point, qu'il en a conservé des plaies sanglantes, on dit alors en langage de prison qu'on est tombé sur le poêle et qu'on s'est brûlé. Que je me sois réellement brûlé, cela m'a empêché d'être maltraité.

Quand le gardien vint me chercher, mon protecteur me dit :

- Vous pouvez bien parler de chance d'avoir eu affaire à nous ! Qui sait comment l'affaire aurait tourné autrement.

Doucement, je répondis :

- Il existe tout de même une merveilleuse Providence divine.

Et je le regardai. Il cligna un peu les yeux, semblant me dire :

- En cela vous avez bien raison !

En revenant à la cellule, le médecin m'y attendait déjà. Il secoua pensivement la tête, nettoya la plaie et la banda. Cela dura environ un mois avant que mon épaule et mon bras ne soient totalement guéris.

Mais le soir même, je fus amené dans une cellule qui était plus grande où il y avait trois lits et où, à ma grande joie, chacun disposait d'une couverture.

De tout cela je pouvais déduire que du changement et de l'allègement étaient intervenus dans mon cas. Ils avaient peut-être laissé tomber l'accusation d'espionnage. Je ne fus plus convoqué pour être entendu. Je n'ai pas revu non plus mes deux détectives,

mais j'ai bien compris que je devais beaucoup au fils de la vieille  
petite mère juive.

## IV MA CONDAMNATION<sup>19</sup>

Le jour suivant, on amena deux nouveaux prisonniers auprès de moi. Je voyais à leurs plaies qu'ils étaient également tombés sur le poêle et ils me racontèrent leurs aventures. L'un était directeur d'une usine, l'autre était son chauffeur. Ils revenaient d'une noce quand ils croisèrent une longue file d'autos. Une grande auto quitta brusquement la file, s'avança et se heurta avec fracas contre eux : ils allèrent tous les deux dans le fossé. Les deux autos furent aussitôt entourées par des hommes armés et, de l'auto qui était venue vers eux, sortit Rákosi, le chef des communistes hongrois. Personne n'était blessé, mais le directeur et son chauffeur furent immédiatement arrêtés et transportés. On les accusait d'un attentat contre la vie du chef d'Etat et on essayait par toutes sortes de mauvais traitements de les amener à avouer.

Quelques jours plus tard, je fus amené à l'étage supérieur dans une grande chambre. Là se trouvait un officier de la police secrète qui lut ma condamnation : pour avoir donné une éducation anti-démocratique à la jeunesse, j'étais envoyé au camp de concentration de Kistarcsa, situé à 20 km de Budapest. Il n'était plus question d'espionnage. Je pensai avec reconnaissance à mon protecteur et je signai tranquillement l'accusation. De plus, le soir même, je fus embarqué dans un grand autocar noir, où 12 prisonniers étaient réunis. Quand nous en sortîmes, la radio jouait une marche sonore dans la cour du camp de concentration. Il régnait ici une toute autre ambiance qu'au n° 60 de la rue Andrásy. Nous arrivâmes dans une grande chambre ; un agent de police nous apporta un bol plein de soupe aux haricots et nous promit que nous vivrions ici comme si nous étions chez nous.

---

<sup>19</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 285-286 (§ 4) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 292-293.



C'était le samedi soir ; nous ne pouvions être introduits auprès des autres internés que lundi ou mardi, car nous devions d'abord être désinfectés, prendre un bain, nous faire couper les cheveux etc. Ce furent 3 jours tristes dans la solitude, car j'avais appris par mon gardien qu'il y avait environ 24 prêtres emprisonnés dans une petite chambre, et qu'ils pouvaient y célébrer la sainte messe tous les jours. Le dimanche après-midi, un Père est même venu de Budapest pour célébrer en plein air une messe pour les prisonniers. Combien j'aspirais à cela ! J'avais pu m'emparer d'un petit livre de prières et quand je l'eus ouvert, mon regard tomba sur le texte de saint Paul, qui me tranquillisa et me fortifia :

*« Ma faute serait-elle donc, en vous annonçant gratuitement l'Évangile de Dieu, de m'être abaissé pour Vous élever, Vous ? Sont-ils ministres du Christ ?... Moi, plus qu'eux... Labeurs et fatigues, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétée ; froid et nudité ! Et sans parler du reste, mon fardeau quotidien, le souci de toutes les églises !... » (2 Co 11, 7.23.27 et 28).*

Je commençais à croire que cette prison pouvait devenir pour moi le ciel si je pouvais au moins recevoir l'Eucharistie. C'est après ce mois, où j'avais dû me passer de l'Eucharistie, que je comprenais bien mieux qu'auparavant ce qu'elle représentait pour moi. C'était mon seul souhait : être aussi vite que possible auprès des prêtres.

La mardi nous avons enfin été conduits chez le médecin. Mes plaies suppuraient encore. Le médecin secoua la tête, mais ne demanda rien. Il mit un nouveau bandage et je devais revenir tous les jours pour me faire soigner. Après un bain bienfaisant, je devais aller chez le coiffeur, et sans pitié, il me tondit à ras. Enfin nous fûmes conduits dans un des quatre grands bâtiments. Les gardiens étaient des agents de police ordinaires. Un officier écrivit mon nom et, d'autres renseignements et m'envoya au troisième étage, dans la chambre des nouveaux venus. C'est en vain que je lui dis que j'étais prêtre et que j'aurais volontiers voulu aller dans la chambre des prêtres.

## V DANS LE CAMP DE CONCENTRATION<sup>20</sup>

Un peu déçu, je regardai tout autour de moi la chambre des nouveaux venus. Des gens étaient assis ou étendus sur des lits de planches. Ils jouaient aux cartes ou parcouraient des livres. Quelques-uns sont venus autour de nous, tandis que les autres continuaient de jouer indifféremment. Je ne connaissais personne. Le chef de la chambre demanda mon nom et les renseignements sur mon identité. Quand je lui dis que j'étais prêtre, il me regarda très étonné. Il lui sembla que j'étais un égaré. Il me donna immédiatement des directives sur la ligne à suivre et sur les habitudes.

- Il vaut mieux que personne ne sache que vous êtes prêtre. Si vous voulez devenir libre, il faut agir dans le sens que souhaitent les communistes.

L'homme me regarda encore plus étonné quand je lui déclarai :

- D'abord, je suis prêtre également ici et je ferai tout pour réaliser également ici mon travail de prêtre ; ensuite je n'agirai jamais avec les communistes, même si je devais rester ici toute ma vie.

J'allais ensuite saluer un par un mes camarades de prison, tout en me présentant comme prêtre catholique. La plupart se montrèrent contents qu'un prêtre soit auprès d'eux, même quand ils appartenaient à une autre religion. Quelques-uns cependant, surtout ceux qui étaient communistes, me regardaient avec beaucoup d'hostilité. Rapidement j'étais mis en confiance grâce à la mentalité des autres. Par des conversations amicales et des petits services, j'obtenais la confiance de la plupart. Je disais un chapelet de boulettes de pain et je lisais, dans mon petit livre de prières. Et je remarquai qu'il y en avait plusieurs qui joignaient également leurs

---

<sup>20</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 286-289 (§ 5) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 293-294.

mains, ou qui me demandaient de pouvoir aussi employer ce petit livre. En peu de temps, je connaissais le récit de la vie de chacun. C'étaient de tristes récits de familles dispersées. C'étaient des hommes dépouillés de tout, surtout de leur liberté, des hommes qui étaient tourmentés par l'incertitude, vivant sans espoir, comme victimes d'un régime de terreur, La plupart ne savaient même pas pourquoi ils avaient été amenés là, pourquoi ils étaient punis sans interrogatoire, pour finalement arriver ici. J'essayais de les consoler et de leur donner du courage. Beaucoup se confessèrent et se réconcilièrent avec notre Seigneur et avec leur prochain. Peu à peu je m'habituais à cette vie de caserne. Personne ne pouvait sortir de la chambre sans permission spéciale. Trois fois par jour, il y avait distribution de soupe et de pain. Dans l'après-midi, nous pouvions un peu nous promener dans la cour, tandis que le reste de la journée, nous pouvions faire ce que nous voulions dans la chambre.

Après plusieurs jours, j'ai reçu la permission d'écrire à la maison et de demander divers objets utiles, même 5 kg de vivres. C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai écrit à Vác que j'étais encore en vie et en bonne santé et que je me trouvais à Kistarcsa. Je demandai des vêtements chauds, quelques petites choses, et surtout mon bréviaire, mon rosaire et l'Écriture Sainte. Je demandai également qu'ils me répondent aussi vite que possible, pour me donner des nouvelles des jeunes depuis mon départ, et me dire comment se portait ma vieille mère.

Les jours se déroulaient lentement et uniformément. Bien des fois le chef de notre chambre faisait la remarque que je devais cesser mon apostolat auprès des prisonniers, car autrement je ne pourrais jamais aller dans la chambre des prêtres. L'homme regardait un peu étonné quand je lui déclarai que je me sentais déjà bien à l'aise ici et que je ne souhaitais en fait plus du tout changer, car j'avais trouvé largement de quoi m'occuper ici. Entre temps ils avaient déjà appris dans la chambre des prêtres que j'étais dans le camp. Ils m'envoyèrent quelques livres, des vêtements et... un

bréviaire ! Je ne peux pas trouver de mots pour exprimer ma joie à ce propos !

Finalement une lettre m'arriva également de mon frère Emeric (Imi) qui habitait auprès de ma mère à Máriaremete. Toutes les principales nouvelles y étaient brièvement résumées. D'abord maman était très malade et se trouvait à l'hôpital. A Vác, tout était resté tel que je l'avais laissé. Après plus d'un mois d'inquiétudes préoccupantes, ils avaient appris avec joie que j'étais en bonne santé et que je restais à Kistarcsa. Dimanche prochain, Emeric essaierait de me rendre visite. En même temps que la lettre, ils avaient également envoyé un gros paquet avec les objets les plus utiles, et si j'avais encore besoin de quelque chose, ils essaieraient aussi de me le fournir.

Je remerciai chaleureusement le Seigneur pour de si nombreuses nouvelles. A Vác, tout était donc en ordre. Les jeunes et Kismama n'étaient donc pas arrêtés. Mais la maladie de ma mère m'inquiétait. Elle était encore en si bonne santé quand je l'avais quittée en septembre. Comment était-elle devenue si brusquement malade ?

Le paquet arriva : toutes sortes de vêtements, de literie, etc. même de trop pour être bien ! Je fis en moi-même un sérieux examen, car je savais très bien qu'ils pourraient aussi bien utiliser toutes ces choses à Vác. Et puisque j'avais choisi pour moi-même la « vie dure », je n'étais pas d'avis d'aller maintenant en prison pour mener une vie plus douce. Pour cette raison, je fis un paquet de tout ce qui était superflu et je le renvoyai à Vác. Je partageai mon petit paquet de vivres avec ceux qui n'en recevaient jamais. Et j'écrivis à Vác qu'ils ne devaient désormais envoyer quelque chose que lorsque je le demanderais d'une manière explicite.

Nous pouvions recevoir de la visite une fois par mois pendant 10 minutes : que j'étais impatient pour ce dimanche ! Vers midi, je fus appelé. Les membres des familles se trouvaient dehors dans la cour, en longues files, entre des agents de police. Une barricade de fer nous séparait des visiteurs. Il y avait plus d'un mètre de distance

entre nous et, tous les deux pas, se tenait un agent, qui écoutait la conversation. C'est là que je me trouvais devant Imi, qui ne pouvait pas prononcer un mot à cause de l'émotion. Il pleurait parce qu'il ne m'avait presque pas reconnu tant j'étais changé et amaigri.

- Maman vit-elle encore ? demandai-je enfin.

Imi fit un signe de la tête.

- Et les jeunes sont-ils à Vác ?

De nouveau, il fit un signe de la tête.

- Sont-ils tous là, les quarante ? Et Kismama également ?

De nouveau une réponse affirmative.

- Dis à maman, balbutiai-je, et dis aux jeunes que je suis en bonne santé et que j'offre toute ma vie pour eux.

- As-tu beaucoup souffert ? demanda finalement Imi.

Je ne fis qu'un signe de tête.

- Nous allons tout tenter pour obtenir ta libération.

Je fis un geste de réprobation avec la main.

- Les mains derrière le dos ! cria un agent de police.

- Peu importe ce qu'il m'en coûtera, dit Imi, nous chercherons un avocat.

- Tu ne dois pas faire le moindre pas pour ma libération, Imi, répondis-je sérieusement, et en aucun cas tu ne peux payer un avocat pour qu'il plaide en ma faveur.

Une sonnette électrique aiguë tinta. Les 10 minutes étaient passées.

- Tous les soirs, je vous envoie à tous ma bénédiction, à toi, à maman, à tous les jeunes.

Imi se mit de nouveau à pleurer. Un agent me prit par l'épaule et me renvoya. La première visite était terminée.

## VI LA PREMIERE MESSE EN PRISON<sup>21</sup>

A la distribution de la soupe, le distributeur me donna furtivement un petit paquet :

- Ceci est pour vous, monsieur l'abbé. Cet objet vient d'un Jésuite de la chambre des prêtres, me souffla-t-il.

Je l'ouvris avec curiosité. D'abord je pus lire le billet suivant : « Vous avez ici tout le nécessaire pour célébrer la messe ».

Tout content, je sursautai. Tous les trésors de la terre ne m'auraient pas rendu plus heureux à ce moment-là, que ne le faisait ce petit paquet. De mes mains tremblantes, je dépliai tout avec précaution. Je trouvai empaqueté dans une petite boîte : un missel peu épais, une bouteille de vin, quelques hosties et une toute petite boîte en aluminium qui devait servir de calice.

Je mis rapidement la soupe de côté, car maintenant je n'avais qu'une terrible faim : celle de l'Eucharistie ! je calculai rapidement ; oui, il y avait 6 semaines que je n'avais pas célébré la messe, ce qui avait été la plus grande souffrance de ma captivité.

Je regardai un peu autour de moi : tous étaient occupés à manger. Rapidement je grimpai sur le lit, je m'agenouillai, je plaçai la petite boîte avec quelques gouttes de vin et une goutte d'eau devant moi et je me préparai au très saint sacrifice.

C'est ainsi que je célébrai ma première messe en prison. J'offris toute ma souffrance, toutes mes peines à Notre Père du ciel, en union avec la Passion du Christ. Je Le remerciai de pouvoir porter des liens pour Lui ; je L'implorai pour recevoir de la force et pour n'être plus jamais séparé de Lui. Je Lui demandai avec ferveur de pouvoir rester toujours en sa présence eucharistique et de plaire à Dieu pour toute l'éternité ! Ce souhait, qui était pour moi le plus grand, s'est réalisé. Pendant les quatre ans de ma captivité si

---

<sup>21</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 289-290 (§ 6) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 295 et 384-385.

longue, le Seigneur est resté toujours auprès de moi. Je pouvais tous les jours Le recevoir.

Je ne pourrai jamais oublier avec quelle joie j'ai célébré, là, sur mon lit, ma première messe de captif. Personne n'en remarqua quelque chose ; les gens continuaient de manger et de bavarder.

## VII DANS LA CHAMBRE DES PRETRES<sup>22</sup>

- Prenez vos paquets et suivez-moi !

Je reconnus avec surprise l'agent qui appelait mon nom.

- Oui, un peu plus vite. Vous devez aller dans l'autre bâtiment, dans la chambre des prêtres.

J'obéis rapidement. J'avais déjà été pendant 15 jours dans cette chambre et nous étions tous devenus de bons compagnons. Je m'occupais beaucoup de ces gens ; le résultat de mon apostolat était très encourageant. Mais justement, à cause de ces activités, j'étais souvent accusé auprès des autorités. J'avais été le premier prêtre qu'ils n'avaient pas placé, après délibération, auprès des autres prêtres, pour étudier mon comportement auprès des laïcs. Mais leur essai avait bien échoué ! Un prêtre auprès des laïcs a trop d'influence. Je fus donc envoyé, avec un mauvais rapport, dans la chambre des prêtres. Mes camarades étaient bien peinés, car je devais partir, et l'agent ne me permit même pas de leur serrer la main pour le départ.

Dans la chambre des prêtres, mon arrivée fut un grand événement. Ils m'avaient attendu depuis longtemps. Après s'être salué cordialement, on m'indiqua une petite place au deuxième lit, près de la porte. La première journée se passa à faire connaissance réciproque. Nous étions dans cette chambre 24 prêtres, appartenant à différents diocèses et communautés religieuses. Il y en avait trois de mon propre diocèse, ainsi qu'un Père Jésuite et neuf novices, qui avaient essayé de fuir au-delà de la frontière ; tous les autres avaient été arrêtés au moment de la nationalisation des écoles parce qu'ils ne voulaient pas accepter cette loi.

Notre chef de chambre était un jeune vicaire qui avait été convoqué par la police pour des renseignements sur son curé, arrêté

---

<sup>22</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 290-292 (§ 7) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 310-311.



à cause de la question scolaire. Le vicaire fut également arrêté. Il y avait aussi un chanoine qui avait refusé d'enterrer à l'église un homme du parti communiste... La chambre des prêtres avait quelques privilèges. Tous les matins, les prêtres pouvaient célébrer la messe dans cette chambre. Ils pouvaient aussi recevoir des livres de théologie, en sorte que les jeunes théologiens pouvaient continuer leurs études. Il existait aussi trois métiers à tisser dans la chambre et ceux qui tissaient pouvaient recevoir chaque semaine un paquet de 8 kilos de vivres et il leur était permis d'écrire deux lettres. Ils avaient en outre le droit, le dimanche, à une demi-heure de parler. La plupart des prêtres usaient de ces privilèges pour rendre la vie plus agréable. Je n'ai jamais voulu le faire. Je ne voulais pas m'acheter des privilèges, ni rendre ma vie de prison agréable à moi-même. Le premier soir, je racontai aux autres toute mon histoire... les raisons de mon arrestation... mon traitement. Tout le monde écoutait avec intérêt.

Notre horaire était le suivant : lever à 6 heures, toilette et mise en ordre de la chambre ; puis, à deux tables, et quatre prêtres ensemble, célébration de la sainte Messe<sup>23</sup>. Après les messes, vers 8 heures environ, nous avions le déjeuner. Chacun sortait à ce moment-là le petit paquet, reçu de chez lui, car le matin, nous ne recevons qu'un peu de soupe ou une espèce de café noir très amer.

Avant midi, nous étudions. Il y avait même des leçons et des études théologiques. A 12 heures nous recevions, en bas, dans la cour, encore de la soupe, mais elle était plus épaisse. Chacun devait apporter son bol personnel. L'après-midi avait lieu d'abord une heure de sieste. La plupart dormaient. Puis commençaient les études de l'après-midi et les prières. Vers 6 heures, on consacrait du temps au repas du soir. Ensuite, chacun s'occupait en lisant ou en jouant. La lumière était éteinte à 9 heures.

---

<sup>23</sup> « C'était en 1949, quand il n'était pas encore question de concélébration. » (note de 1969).

De plus, on pouvait, tous les jours, se promener pendant une petite heure, dans la cour. Le dimanche après-midi avait lieu une grand-messe en plein air par un Père Lazariste. Il était défendu d'écouter des confessions, mais nous pouvions y parvenir de façon que ce soit possible sans être vu. Je me tenais toujours prêt à écouter des confessions ou à distribuer la communion en cachette.

Les jours se déroulaient tranquillement et sans événements extraordinaires. Notre plus grande peine était la privation de liberté. Lors d'une visite, j'avais également vu Kismama et j'avais appris d'elle, qu'elle avait trouvé pour quelques-uns des jeunes, un refuge auprès de familles. Alex était auprès de ses grands-parents, Gyurka avait été accepté dans le séminaire de Budapest pour devenir prêtre. Je recevais aussi régulièrement des nouvelles de ma mère. Sa santé ne s'améliorait cependant pas, malheureusement ! Son cœur était très malade.

Vers Noël, les prêtres faisaient habituellement retraite tout seuls. Maintenant, ils me demandèrent de donner quelques sujets de méditation. Dans toutes mes causeries, je prenais pour thème que nous devons accepter notre souffrance comme cadeau du Seigneur, car c'était seulement à peu de prêtres à travers le monde que ce grand honneur était accordé de pouvoir porter des chaînes ! Les apôtres s'étaient réjouis aussi de cela ! Mais je voyais bien que la plupart ne comprenaient pas cela ! Ils n'avaient qu'une seule préoccupation : devenir aussi vite que possible libres et entre temps se rendre la vie aussi agréable que possible.

## VIII MON SOUCI A PROPOS DES JEUNES

Je pouvais comprendre à partir des lettres et des visites que de grandes difficultés avaient surgi à Vác. Bien que Kismama ait collaboré avec moi depuis le début, elle était néanmoins encore trop jeune pour porter seule toutes les responsabilités dans ces circonstances difficiles. De plus, elle avait perdu beaucoup d'estime à Vác, à cause du comportement douteux de son beau-frère, qui nous avait volés et dénoncés.<sup>24</sup> C'est pour cette raison précisément que je confiai à ma nièce le soin et la responsabilité principale du foyer. Elle avait été religieuse et elle était plus âgée que Kismama, mais du fait qu'elle n'avait passé que 6 mois dans notre milieu, elle comprenait moins bien l'esprit des jeunes. Elle cherchait continuellement des possibilités pour placer tous les enfants et pour ne plus les garder près d'elle. Le nombre des jeunes avait diminué. Il y régnait une méfiance. Kismama luttait pour les jeunes. Ma nièce s'occupait de son affaire. Toutes les deux étaient animées de bonnes intentions, mais la divergence de leur manière de voir était désastreuse dans ces circonstances. Finalement l'évêque de Vác les convoqua et se mit lui-même d'accord avec elles pour le meilleur arrangement des choses. Elisabeth prit tout sur elle et Kismama s'en alla travailler dans une fabrique de meubles à Budapest, car, en plus, on manquait beaucoup d'argent. Ainsi elle n'était à la maison que le soir et les jeunes échappaient à ses soins. C'est ainsi que j'ai perdu un à un les meilleurs de mes jeunes. Alex, qui avait été placé chez ses grands-parents, a été envoyé par eux dans un collège communiste. Après une année et demie, il fut renvoyé parce qu'il s'opposait continuellement à la doctrine de Marx, Lénine et Engels. Il travailla ensuite dans un garage et devint chauffeur. Laci, son petit frère, qui

---

<sup>24</sup> István Regöczy, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 292-294 (§ 8) ; Cf. *Prisonnier*, II-24 (pp. 98-99 de cette plaquette).

depuis toujours m'était si attaché, fut aussi conduit dans un institut communiste. En vain, j'essayai de différentes façons de les sauver, mais leurs grands-parents n'étaient pas d'accord. On n'aurait jamais dû les leur envoyer, mais ici, du camp de concentration, je ne pouvais rien faire.

Egalement Zsöszi, un très chic garçon, fut pris par un membre de sa famille et tomba dans un très mauvais milieu. Beaucoup de mes bons gars, même ceux qui avaient une vocation pour le sacerdoce, ont été ainsi perdus. Combien de nuits sans sommeil, tout cela ne m'a-t-il pas données ! Combien je me sentais impuissant, ce qui me préoccupait sans cesse ! J'écrivis à Kismama qu'elle ne devait pas aller à la fabrique, mais elle y allait quand même. J'écrivis à Elisabeth qu'elle ne pouvait pas laisser partir des jeunes, mais elle les laissait s'en aller quand même. Je ne comprenais pas leur comportement. C'était à en devenir fou de me trouver dans cette incapacité d'agir !

Plus tard, j'ai mieux compris leur attitude. En fait, ils ne pouvaient pas faire autrement. En réalité elles luttèrent très courageusement. Bien que, d'une part, ces premiers mois de ma captivité ne fussent pas si pénibles, étant donné la souplesse du régime, c'était, d'autre part, pour moi, les mois les plus durs, à cause du souci constant dû à la perte de mes jeunes. La maladie de ma mère ne me laissait pas non plus de paix. En fait, c'était plus grave pour elle qu'on ne l'avait dit au début. Je pouvais m'en douter, car je lui écrivais beaucoup de lettres et elle ne me répondait jamais ! Si cela lui avait été possible, elle l'aurait certainement fait.

## IX

### DE NOUVEAU AUX MAINS DE LA POLICE SECRETE<sup>25</sup>

Il y avait bientôt 3 mois que je me trouvais dans le camp de concentration de Kistarcsa. Plus de 2000 personnes étaient là en prison. Les gardiens étaient des agents de police et ils nous traitaient assez humainement. Ceux surtout qui travaillaient avaient bien des avantages et ils pouvaient facilement aller d'une chambre à l'autre pour y visiter des amis et des connaissances.

Durant toute la journée, la radio hurlait dans la cour. Nous pouvions également recevoir des livres et des journaux. Mais... cela ne dura pas longtemps. Les agents de police furent remplacés par la police secrète du n° 60, rue Andrásy, et ceux-ci transformèrent le camp en une prison terrible.

Tous les avantages furent supprimés d'un seul coup. Personne ne pouvait plus travailler et personne non plus ne pouvait quitter les chambres. Tout fut fermé. Partout on aménagea des fermetures de fer. Nous ne pouvions plus recevoir de colis, ni de visites. Il était également interdit de réciter le bréviaire ou d'écrire des lettres. Chose très pénible, pour nous prêtres, nous ne pouvions plus recevoir de vin pour la messe et nos provisions seraient bientôt épuisées. Le nombre des gardiens fut doublé quand nous exprimâmes trop bruyamment notre opinion sur ce régime de terreur. Il en résulta que beaucoup furent emmenés aux cellules des bas-fonds où ils restèrent des mois tout seuls, et soumis à de terribles tortures. Le dimanche, plus de messe non plus dans la cour. Les journaux et les livres furent interdits. Partout, dans chaque chambre, on recrutait des espions qui étaient prêts à tout pour obtenir plus de nourriture. La police secrète était ainsi à la hauteur de tout.

---

<sup>25</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 294-296 (§ 9).

Les radios furent enlevées. Nous n'étions plus autorisés à nous promener dans la cour que pendant 10 minutes, chaque chambre séparément, en file l'un derrière l'autre, la tête courbée et les mains derrière le dos. Cette période de transition dura environ un mois. Les gens devenaient malades et maigrissaient. Ils étaient taciturnes et découragés. Dans notre chambre de prêtres, l'atmosphère générale était devenue très pesante. Chaque jour, il n'y avait plus qu'une seule messe publique. La police secrète le permettait encore parce qu'elle était convaincue que notre provision de vin serait bientôt épuisée. Heureusement nous pouvions encore recevoir des colis et je demandais avec un peu de raisins. Je les pressais dans un petit mouchoir et j'en gardais le jus dans des petits verres sous mon lit. Quand ce jus commençait à fermenter j'attendais qu'il soit tout à fait prêt et avec un mince tuyau en caoutchouc je le faisais passer dans un autre petit verre. J'obtenais ainsi du bon vin, pur et clair, pour la messe. Je pouvais ensuite, agenouillé sur mon lit, offrir, chaque matin, dans le secret, la messe. Mon calice était un petit vase, une salière.

A tous ceux qui voulaient célébrer le matin, je donnais quelques gouttes de vin. Comme je m'étais tant évertué pour maintenir la possibilité d'avoir l'Eucharistie, il était naturel que je fusse désigné par les autres comme gardien du trésor de notre chambre. Le soin et la conservation de l'Eucharistie me fut confié.

Il y avait un risque continu de voir notre chambre envahie et fouillée. C'est pour cette raison que je gardais toujours l'Eucharistie dans un petit sac sur mon cœur. Oh ! combien de consolation, de force et de joie profonde j'ai éprouvées du fait d'être toujours près de Jésus !

J'avais aussi souvent la possibilité de donner un petit morceau de l'hostie quelque part dans le corridor, à un malade qui attendait l'arrivée du médecin, ou en descendant l'escalier pour chercher mon pauvre bol de soupe. En effet beaucoup de compagnons de prison savaient que je portais notre Seigneur sur moi. Parfois ils me chuchotaient leur confession, ou, quand ils n'en avaient pas la

possibilité, je leur donnais un signe d'avoir le regret de leurs fautes et je leur donnais ensuite l'absolution. Je leur donnais parfois la communion dans un petit morceau de papier. Souvent des prêtres prisonniers m'ont mis en garde pour que je cesse, parce que c'était trop dangereux et que toute la chambre des prêtres en pâtirait si la police secrète arrivait un jour à le savoir. Mais je trouvais cela trop pusillanime et je continuais d'agir dans le même sens.

Outre la garde policière sur les grandes tours du camp et partout près des murs, veillait aussi la police secrète à l'intérieur du bâtiment. Ils étaient aidés dans leur tâche par les « gardiens du jour », « napos » en hongrois. Il y en avait ainsi une vingtaine dans chaque pavillon. Ils formaient une sorte de gouvernement autonome des prisonniers. Ils exerçaient surtout un contrôle et pouvaient pénétrer dans toutes les chambres. C'étaient souvent des communistes qui étaient punis pour l'un ou l'autre délit. Ils étaient bien prisonniers eux-mêmes, mais ils devaient sans cesse épier les autres et rapporter toute infraction contre le règlement du camp. Comme ces gens espéraient retrouver plus vite leur liberté grâce à leur délation, ils étaient au fond plus dangereux que la police elle-même.

Je pus cependant faire agir en ma faveur deux de ces gardiens de jour et ils sont devenus mes meilleurs alliés pour distribuer le Saint-Sacrement dans les autres chambres, même à l'hôpital et dans les cellules privées. Mes deux Tarcisius portaient avec bien du danger pour eux-mêmes la Sainte Hostie à travers tout le camp. Bien qu'ils fussent eux-mêmes épiés, la police secrète ne put jamais les prendre. C'était habituellement le matin, pendant l'exercice de gymnastique, que je leur remettais mon précieux trésor. De temps à autre, la nuit, quand ils faisaient la garde, ils se glissaient près de mon lit pour recevoir l'hostie. Je devais souvent admirer leur habileté et leur audace. La police, qui le savait, a longtemps cherché, a même menacé et utilisé la ruse, mais elle n'a jamais su trouver la vraie piste. C'était un miracle continu que le Seigneur restait ainsi parmi nous, malgré la surveillance et l'isolement.

X  
ADIEU, CHERE MAMAN,  
AU REVOIR DANS LE CIEL !<sup>26</sup>

Quand l'exaspération eut atteint son maximum et que les gens, épuisés par la faim, tentèrent de s'en tirer par le suicide ou l'évasion, il y eut un peu de détente. Nous pouvions écrire dix mots chez nous, et demander des petits paquets de 2 kg 500 contenant 500 g de graisse, 500 g de sucre, 500 g de confitures et 1 kg de pain. Nous pouvions aussi attendre des visites, mais seulement des plus proches parents.

J'ai attendu le dimanche avec impatience. Nous n'avions que cinq minutes pour parler et comme il existait entre nous et les visiteurs une distance de 2 mètres, avec un grillage tel que nous ne pouvions presque pas nous voir, nous devions presque errer pour nous comprendre. J'appris ainsi d'Imi que maman était gravement malade. A un moment où la police ne semblait pas prêter une grande attention à moi, je lui demandai avec insistance de cacher des raisins sous la confiture dans mes petits paquets. Le restant n'avait pas d'importance pour moi, mais des raisins, surtout des raisins, il devait m'en envoyer toujours pour pouvoir continuer la messe. C'était pour moi d'un intérêt vital. Dieu merci ! Imi l'avait compris. J'étais rassuré.

Mon cœur battait très fort, quand je reçus le premier paquet. J'ouvris le sac de linge blanc et j'en retirai un beau pain rond et blanc. J'avais aussi assez de pain pour les hosties à la rigueur pour un an. Puis je pris le pot de confitures ; avec prudence j'en retirai environ un tiers au moyen d'une cuiller et... oh ! bonheur ! le reste du pot contenait de beaux raisins. Si je pouvais recevoir une petite grappe tous les mois, je resterais pourvu également en vin de messe. Que j'étais heureux et reconnaissant ! Je proposai à mes confrères

---

<sup>26</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 296-298 (§ 10 et premier paragraphe du § 11) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 295-297.



d'en faire autant et quelques-uns y consentirent. Mais la plupart secouèrent la tête en signe de désapprobation.

- De là viendront de grandes difficultés. Si la police venait à découvrir cette fraude, c'en serait également fini des petits paquets et ils nous jetteraient à la cellule des bas-fonds.

Je n'osai pas insister davantage, car pour la plupart ce petit paquet de vivres avait plus d'importance qu'une sainte messe.

Par un frais matin de printemps, j'avais à peine fini de célébrer la messe que mon nom fut proclamé. Un gardien de jour se trouvait près de la porte et tenait un télégramme à la main. Je pris le papier en tremblant. Tous vinrent autour de moi, car c'était la première fois qu'un télégramme était envoyé dans notre chambre. C'est alors que je lus : « *Maman est décédée ce matin.* »

Tout vacillait autour de moi et je pleurais. Le papier tomba de mes mains. Ils le ramassèrent et j'entendis quelqu'un lire tout haut :

- Maman est décédée ce matin !

- Prions pour le repos de son âme, proposa mon vieil ami, le vieux curé.

Chacun se mit à genoux et nous avons prié.

- Notre Père, que votre volonté soit faite. Donnez-lui la paix et que la lumière éternelle luise pour elle.

Je la voyais à travers mes larmes, telle que je l'avais vue la dernière fois à la tombée de la nuit. Ma vaillante petite mère, c'est en vain que tu as attendu ton fils prêtre au chevet de ton lit pour mourir... J'entendais de loin encore la conversation des autres :

- Ce matin, elle est décédée.

- Non, disait un autre, regarde la date. Ce télégramme a été envoyé il y a 8 jours déjà.

- Elle est déjà enterrée, fit remarquer un autre.

- Il semble bien que ce camp soit situé plus loin de Budapest que du Pôle Nord, entendis-je dire par le vieux curé<sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup> « La mère d'István Regöczi est décédée le 1<sup>er</sup> mars 1950 » (note de 1969).

Un par un, ils sont venus me serrer la main et me présenter leurs condoléances. Je ne pouvais pas dire un mot. Enfin je cachai ma tête dans les mains et je ne retins plus mes larmes. Personne ne peut deviner combien de peine on éprouve quand, en de telles circonstances, on est soi-même enterré vivant. J'étais inconsolable et je ne pouvais que prier la Mère des Douleurs.

Quand papa est mort, j'étais en Flandre et à cause de la guerre, qui était commencée, je ne pouvais pas revenir à la maison pour l'enterrement. Maintenant c'étaient mes liens qui m'empêchaient d'aller sur la tombe de maman bien que je ne me trouvasse qu'à 30 km de là. Je me sentais un peu coupable, parce que pendant sa vie je lui avais consacré si peu de temps. Mais discrète comme elle était, elle n'avait jamais insisté : elle voyait tout mon travail et elle comprenait qu'un prêtre doit être auprès des autres. Je priais beaucoup pour elle, car j'étais sûr que ma captivité avait été la grande cause de sa maladie et qu'elle avait offert toute sa souffrance pour l'apostolat de son fils.

## XI DES NOUVEAUX ; LA DISSOLUTION DES ORDRES RELIGIEUX<sup>28</sup>

Avec le printemps, revint l'espoir. Beaucoup attendaient une amnistie pour le 4 avril, parce que, depuis de nombreux mois personne n'avait été libéré et, qu'au contraire, on amenait toujours davantage de nouveaux prisonniers. Dans toutes les chambres il y avait tant de monde qu'ils étaient 2 ou 3 dans tous les lits. Après Pâques en effet, quelques-uns furent libérés, mais pas un seul prêtre. Au contraire, il arriva encore 3 prêtres qui avaient en fait terminé leur temps de détention, mais qui furent placés dans notre camp au lieu d'être libérés. D'après eux, notre camp était pire que la prison d'où ils sortaient. Dans notre chambre, c'était si triste pendant les beaux jours du mois de mai ! Au début un peu de soleil pénétrait par les fenêtres, mais par ordre de la police secrète toutes les fenêtres furent peintes d'une couleur gris foncé, qui ne laissait pas passer le moindre rayon de lumière. Nous étions comme enfermés dans des caveaux. Seulement au plafond, par un petit trou, un peu d'air frais pouvait passer, et c'est vers ce point que je regardais pendant des heures ce tout petit morceau de ciel bleu, tout en récitant mon Rosaire. Dans mon imagination, je transmettais aux nuages qui passaient mes amitiés à tous mes jeunes et à mes amis de Flandre.

Au début de l'été, les gardiens de jour amenèrent trois Jésuites dans notre chambre. Nous avons appris d'eux que tous les ordres religieux avaient été dissous par l'Etat. Tous les religieux avaient été conduits avec leur modeste pécule dans quelques lieux de rassemblement. Ils ne savaient pas ce que l'avenir leur réservait.

---

<sup>28</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 298-300 (§ 11, sauf le premier paragraphe).

Ces Jésuites avaient tenté de s'échapper et avaient été arrêtés : Chaque jour désormais des religieux seront incarcérés, de telle façon que notre petite chambre sera pleine à craquer. Il n'y avait que 24 places pour s'étendre et nous étions déjà 60 ! Notre chambre était au 2<sup>ème</sup> étage, exactement au-dessous de la plate-forme du bâtiment. Avec l'échauffement du soleil brûlant, on y étouffait. C'était à en mourir de chaleur. Jour et nuit, nous étions ruisselants de sueur. Il était cependant interdit d'ouvrir les fenêtres, même la nuit. Pendant les quatre étés passés au camp de concentration, j'ai toujours ressenti que l'été était bien plus difficile à supporter que l'hiver. On pouvait se défendre contre le froid en s'habillant plus chaudement, en marchant de long en large, mais contre cette chaleur d'enfer, il n'y avait aucun adoucissement possible.

Dans un coin de la chambre, j'avais pris possession d'une petite table qui était devenue mon lit. Elle était étroite et courte, de telle façon que mes deux jambes y pendaient. Trois vieux curés enlevaient, pour la nuit, leur dentier et le mettaient dans un vase avec de l'eau. Ce vase se trouvait toujours sur ma table. Mais une nuit, quand je me tournai en tous sens, anxieusement, sur ma table très dure, le vase rempli d'eau avec les dentiers tomba juste sur la tête d'un jeune prêtre qui dormait sous ma table. Celui-ci était par ailleurs assez nerveux, mais quand il reçut cette eau froide et trois dentiers sur la tête, il fut si effrayé qu'il cria au meurtre et à l'incendie et sauta debout. C'est ainsi qu'il frappa du pied sur les mains d'un autre serviteur de Dieu qui commença aussi à crier comme un hystérique et qui frappa, en agitant ses mains, le visage d'un vieux prêtre. Ce fut un chahut et des hurlements inimaginables ! On sautait l'un sur l'autre, des têtes s'entrechoquaient ; partout où l'on marchait, on touchait soit une tête, soit un bras, soit un pied. Les gardiens pénétrèrent précipitamment dans la chambre et il leur fallut beaucoup de peine et de temps pour ramener un peu d'ordre dans la chambre. Elle avait l'allure d'un champ de bataille. De la paisible hauteur où je me trouvais, je regardais ce spectacle en souriant. Depuis longtemps je

n'avais pas autant ri, surtout quand je vis un curé retirer ses dents d'un soulier, tandis qu'un autre, tout en maugréant, arrangeait son trésor indispensable au-dessous d'un lit. Personne ne savait au juste ce qui était arrivé et pourquoi ce chahut nocturne avait été provoqué.

## XII LE COMBAT POUR LE RECOURS EN GRACE<sup>29</sup>

Le responsable de la salle des prêtres était un jeune chapelain. Il avait échoué en prison par hasard et, de ce fait, n'avait qu'une seule pensée : en sortir le plus rapidement possible. A plusieurs reprises il tâcha de me convaincre de collaborer avec les autorités du camp de concentration. Une conversation m'apprit que les autorités désiraient que les prêtres introduisent conjointement un recours en grâce. Cela impliquait naturellement un engagement de coopération avec le gouvernement pour le développement et la prospérité de l'Etat démocratique. Le chef de salle se dépensait sans compter pour rallier les voix de tous les ecclésiastiques en vue du recours en grâce. Il espérait gagner aussi mon concours, mais là il se trompait lourdement dans ses calculs. Au lieu de m'associer à son œuvre, j'inaugurai de mon côté une puissante offensive en sens contraire. Un jeune curé qui avait environ mon âge était mon principal auxiliaire. Il y eut de grandes discussions dans la salle, car les points de vue étaient totalement divergents. Le nôtre était le suivant : pourquoi mendier une remise de peine puisque nous étions innocents et maintenus en détention sans jugement ? En tout cas, il ne pouvait être question de collaborer avec le régime communiste. Tout cela fit tellement de bruit dans notre chambrée que les autorités du camp préférèrent enterrer provisoirement le projet de requête. Le chef de salle fut transféré en cellule pour avoir échoué dans sa mission. Il revint parmi nous après une quinzaine de jours mais on le déposséda de sa fonction de préposé.

Etre nommé chef de salle était une charge qui rapportait divers avantages. Bien entendu on ne nommait que ceux qui se pliaient à la volonté des autorités. Néanmoins, les prêtres avaient le droit de désigner eux-mêmes les candidats éventuels. Vu la mésaventure du

---

<sup>29</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 300-303 (§ 12).

recours en grâce, il ne restait plus qu'un vague candidat à briguer le poste de chef de salle. Il se trouvait parmi nous depuis un mois et les autorités du camp l'appelaient parfois pour de longues discussions. Un jour, le prêtre le plus âgé, un Jésuite, se leva et dit :

- Décidons de nommer notre jeune Père X... comme candidat chef de salle, par unanimité de voix.

Me levant aussi, je remarquai calmement :

- Je proteste, car il n'y a pas eu de véritable élection.

- Mais qui y aurait-il d'autre pour assumer cette responsabilité ?, s'écria le vieux Jésuite. Tout le monde a peur depuis les ennuis du dernier chef de salle.

- Ah oui ? demandai-je. A-t-on vraiment demandé l'avis de chacun d'entre nous ?

Il se fit un grand silence.

- Par exemple, ajoutai-je, il n'y a personne qui m'ait rien demandé. Afin que vous vous rendiez compte que tout le monde n'a pas peur, pour ma part, je veux bien postuler la charge de préposé pour autant que cela vous convienne. Les conséquences éventuelles m'importent peu. Mais je tiens à préciser dès maintenant que je ne bougerai pas un doigt en faveur du recours en grâce !

Il régna un silence de mort dans la salle. Mon bon ami, le jeune curé, vint me serrer la main.

- Eh bien, dit le jeune Père, puisqu'il y a un second candidat on pourra procéder au vote.

Il y eut de nouvelles et interminables discussions. Les membres des ordres religieux formaient la majorité car on en avait arrêté un grand nombre. Je me rendais compte qu'il s'agissait maintenant de l'honneur de la salle des prêtres. Si je sortais perdant - ce qui était probable - le projet du recours en grâce allait être adopté. Si j'étais élu, le projet était à l'eau, mais pour moi la partie serait dure à tenir car les autorités ne toléreraient pas d'activités subversives. On passa finalement au vote : le jeune Père gagna par cinq voix. Je respirai, soulagé d'une part, et quand même un peu déçu de l'autre. Les communistes avaient donc réussi, même ici, dans la prison, à

infiltrer leur politique de zizanie, de persuasion. Même chez nous ecclésiastiques ! C'est la méthode habituelle dont ils usent pour arriver à leurs fins.

Il se passa quand même presque un mois avant qu'on décidât de voter pour ou contre le recours en grâce. Entre temps on nous avait amené d'autres compagnons de détention. Les voyant, je tressaillis de joie et tombai à leur cou... il s'agissait de deux chanoines et d'un jeune séminariste de Vác. Je retrouvais enfin des prêtres de ma ville chérie ! On était venu les cueillir au milieu de la nuit deux mois auparavant. Leur crime consistait à avoir obéi à leur évêque en citant devant les tribunaux ecclésiastiques quelques curés qui s'étaient associés à des manifestations publiques communistes en y prenant la parole.

C'est alors que j'entendis pour la première fois parler des « prêtres de la paix » qui collaboraient avec le régime dont ils renforçaient ainsi l'autorité. Ce qui se passait ici, parmi les prêtres arrêtés, se passait aussi au dehors, dans le monde. Les communistes introduisaient une scission dans l'Eglise de Hongrie pour briser plus facilement sa résistance.

Les chanoines me donnèrent des nouvelles de ma petite église ; j'appris qu'elle était bien entretenue et regorgeait de fidèles qui parfois priaient aussi pour moi. Tout ce que j'avais institué était momentanément encore sauvegardé. Petite Mère [Kismama]<sup>30</sup> s'y trouvait, ainsi que ma nièce et une vingtaine d'Aiglons. L'évêque<sup>31</sup> s'occupait d'eux personnellement. Ils paraissaient oubliés par les bonzes du Parti... On parlait souvent de moi à Vác en espérant mon retour et on avait essayé à plusieurs reprises d'obtenir ma libération en déléguant un groupe de pétitionnaires à la mairie... J'écoutais tout cela avec une profonde émotion.

---

<sup>30</sup> « Kismama » dans l'original flamand.

<sup>31</sup> Monseigneur Jozsef Pétery, né le 21 juin 1890, ordonné prêtre le 29 décembre 1912, nommé évêque de Vác le 24 septembre 1942, ordonné évêque le 8 novembre 1942, décédé le 15 novembre 1967.



Les chanoines avaient triste mine et respiraient la misère. Je leur donnai tout ce dont je pouvais me passer et je mis aussi mon petit coin à leur disposition. Lorsqu'ils furent quelque peu équipés, je leur fis part de ce qui se passait ici en leur demandant de ne pas signer le recours en grâce. Ils me promirent de se conformer à cette ligne de conduite.

Entretemps, décembre arriva avec son cortège de journées sombres et froides. Au cours d'un dimanche on nous lut le texte du document discuté, en nous enjoignant d'y apposer notre signature. Je demandai la parole, ce qui me fut accordé.

- Mes très honorés confrères, leur dis-je, réfléchissez bien à ce que vous allez faire. Par votre signature, par cette promesse, vous prendrez la décision de collaborer avec le régime communiste. Les autorités du camp n'ont pas l'intention de vous libérer, elles veulent simplement se rendre compte de l'esprit qui règne dans notre salle et sur qui elles peuvent compter. Ceux qui refusent de signer peuvent s'attendre à encore plus de brimades et de souffrances. Vous qui signerez, n'attendez pas une notable amélioration de votre sort ; par contre vous aggraverez certainement le nôtre. C'est pourquoi je vous prie de vous abstenir, ne fût-ce que par charité fraternelle.

Un Jésuite âgé, qui, en fait, était le Supérieur du groupe des Jésuites, se leva et dit :

- Pour ma part, je préférerais ne pas signer mais cela équivaut à courir le risque d'être séparés et éparpillés parmi les détenus laïques. En ce cas, nos jeunes confrères ne pourront plus continuer leurs études et nous perdrons certains avantages. Si tout le monde signe, l'autorité se rendra compte que nous sommes unis ; on nous permettra de rester ensemble et peut-être même de dire la Messe. Peut-être aurons-nous certaines facilités supplémentaires...

Et, en premier, il apposa sa signature au bas du document, suivi par beaucoup d'autres et aussi par les chanoines de Vác. Sur les vingt-quatre internés présents, nous ne restions plus que six à nous abstenir. Il s'agissait exclusivement de prêtres séculiers dont trois appartenaient à mon évêché. Aussi mon nom fut-il porté sur la liste

noire et, à divers signes, je compris que j'étais destiné à mourir en prison.

Les autorités étaient au courant de tout ; il y avait, parmi nous aussi, des espions qui rapportaient tous les incidents et toutes les conversations. Ils connaissaient l'histoire de chacun de nous ainsi que son attitude vis-à-vis du communisme. C'est alors que je compris qu'un service de renseignements réglé au bouton constituait justement la principale force de la tyrannie rouge. Ils se tenaient parfaitement au courant de tout, même de l'événement le plus infime dans le plus humble des villages. C'est cela qui se trouve à la base de leur formidable puissance.

Mais je n'ai jamais regretté mon refus de signer.

### XIII

## SUITE DU COMBAT POUR LE RECOURS EN GRACE

### MON ECHEC<sup>32</sup>

Par une sombre journée d'hiver nous entendîmes de mystérieuses allées et venues. Quelques jours plus tard on nous apprit que plusieurs centaines de personnes internées avaient été expédiées aux travaux forcés dans les mines. Il ne se trouvait pas un seul prêtre parmi ces déportés. J'aurais bien voulu être parmi eux, ne fût-ce que pour exercer l'apostolat. Je connaissais par expérience, peut-être mieux que mes compagnons, le merveilleux champ d'activité que cela représentait. Il me restait à espérer en silence.

Par la diminution du nombre des détenus, il y eut plus de place dans la prison et on nous octroya une pièce plus grande. Il était grand temps. Bien des mois passèrent sans aucun changement. On ne parlait plus de libération en dépit de notre recours en grâce.

Un prêtre qui vint grossir nos rangs nous apprit qu'un accord était intervenu entre les évêques et le gouvernement, une sorte de Concordat. Les évêques et les prêtres devaient prêter serment à la nouvelle Constitution de l'Etat démocratique hongrois. En compensation des biens d'Eglise confisqués, le gouvernement promettait des subsides pendant vingt ans et à taux dégressifs pour subvenir aux besoins du clergé. Quelques couvents et monastères seraient également subsidiés, quelques religieuses pouvant continuer à donner des cours. L'instruction religieuse dans les écoles était totalement supprimée, mais sur demande écrite et signée par les deux parents, les élèves du degré inférieur pourraient avoir des cours de religion en dehors des heures de classe. Seul un hebdomadaire catholique de deux pages pourrait paraître le vendredi sous le titre « *Uj Ember* » (« *Homme Nouveau* »). En

---

<sup>32</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 303-305.

échange de ces concessions, le clergé devait s'engager à collaborer avec le régime en vigueur. Les lettres pastorales devaient inciter les fidèles à obéir aux autorités en livrant consciencieusement les produits agricoles récoltés, etc. A côté des évêques, le gouvernement désignerait des « prêtres de la paix », en tant que secrétaires. L'administration épiscopale se verrait coiffée d'un laïc disposant du cachet officiel de l'évêché. On le nommait « l'évêque laïc » et, de fait, c'était un délégué du Parti communiste qui, ainsi, contrôlait toute l'administration du diocèse. Les évêques se trouvaient ravalés au rôle de figurants qui n'avaient qu'à signer les actes qu'on leur présentait. Au-dessus de cette structure ecclésiastique se tenait le « Comité de l'Eglise d'Etat » présidé par un communiste juif.

Ce « cardinal noir », mis au courant de tout par ses espions, faisait déporter les prêtres qui n'agissaient pas conformément aux directives du gouvernement. Des prêtres de la paix furent nommés à la tête des meilleures paroisses, surtout à Budapest, et ainsi il y eut des divergences d'opinion et des frictions entre le clergé et les fidèles.

- Si seulement on avait écouté le Cardinal Mindszenty, déplorai-je tout haut.

En effet, il avait prévenu le clergé de refuser tout contact avec les communistes et de ne pas donner de cours dans leurs établissements scolaires. Il nous avait averti que chaque concession, chaque pas fait en direction des communistes, en amèneraient inévitablement d'autres et que tout avantage obtenu serait payé d'un lourd tribut. Je me rendis compte avec étonnement que mon exclamation n'était pas du goût de tous mes compagnons. Bon nombre d'entre eux, accusaient le Cardinal de manquer de souplesse, d'être trop rigide dans sa ligne de conduite. Ils allaient jusqu'à dire que l'attitude du Cardinal était la cause de notre perte de liberté.

En fin de compte je ne pus me retenir de dévoiler la manière d'agir retorse des communistes :

- Ils ne veulent pas instaurer une persécution sanglante de l'Eglise, ils ne veulent pas de martyrs. Ils voudraient au contraire prouver au monde que la liberté des cultes existe en Hongrie. Aussi, ils ne ferment pas les églises mais ils trouvent un moyen satanique de les dépeupler. Ils tolèrent même quelques écoles catholiques pour les besoins de la propagande, quelques cours de religion. Mais ils avertissent les parents qu'en y envoyant leurs enfants, ceux-ci risquent de compromettre leurs études futures et eux-mêmes de perdre leur situation. Ils ridiculisent le service religieux et incitent le peuple à détester le clergé. Je ne serais tranquille que si je voyais tous nos évêques parmi nous, en prison.

- Oui, dit alors le jeune chef de salle, et nous serions destinés à pourrir définitivement en prison. Non, mon, ami, il vaut mieux s'adapter aux circonstances qui nous sont imposées. Il y aura un apaisement entre l'Eglise et l'Etat et ce rapprochement facilitera notre libération.

Comme ces paroles me firent mal ! Des prêtres qui pensaient à leur propre intérêt en oubliant le tort que cela faisait à l'Eglise ! Mon pauvre peuple ! Pauvre Hongrie !

Plus tard j'appris que seul l'évêque de Vác s'était insurgé contre cette procédure. Lorsque l'évêque laïc lui soumit, pour signature, une liste comprenant une dizaine de prêtres destinés à de hautes fonctions, il refusa de la signer. Aussi, il fut déporté et interné dans un château situé près de la frontière tchécoslovaque<sup>33</sup>. Son adjoint signa la liste et fut nommé à sa place. C'est ainsi que, peu à peu, l'Eglise fut étouffée chez nous.

---

<sup>33</sup> A Hejce (cf. *Envol des aiglons*, pp. 307, 313, 351).

## XIV

### MON COMBAT SOLITAIRE POUR LE CRUCIFIX<sup>34</sup>

En dépit de l'accord intervenu entre les évêques et le gouvernement, notre sort ne connut aucune amélioration. Au contraire, on redoubla de sévérité. Dans notre salle, au-dessus de la porte d'entrée, il y avait un crucifix. Un soir, rentrés de notre tour de promenade dans la cour, nous vîmes qu'il avait disparu. On fit de suite une réclamation auprès du surveillant-chef, qui personnifiait le prototype du parfait communiste.

- Où est notre crucifix ?

- Que voulez-vous que j'en sache ? répondit-il.

J'avais encore un petit crucifix, œuvre d'un sculpteur adroit qui m'en avait fait cadeau, alors que nous étions encore dans la salle des nouveaux. Sans hésitation je grimpai sur un banc pour pendre mon crucifix à la place de l'autre.

- Ainsi nous nous rendrons vite compte si notre crucifix a disparu par hasard ou si c'est voulu.

Le jour suivant, après notre promenade de dix minutes, le mur était nu. Le crucifix avait disparu.

- Il s'agissait donc d'un acte délibéré, dis-je. Mes chers confrères, pouvons-nous tolérer ceci ? Ce clou démuni, fiché dans le mur, est comme un muet appel à notre conscience. Si nous ne réagissons pas maintenant, nous allons perdre peu à peu tous nos privilèges. Vous verrez : on nous ôtera nos bréviaires, on nous empêchera de célébrer l'Office divin. Nous ne pourrons bientôt plus étudier la théologie. Vous allez voir, tout ceci nous « pend au nez » si nous ne luttons pas tous ensemble afin qu'on nous rende notre crucifix. Il se pourrait qu'on finisse par fermer tout simplement la salle des prêtres.

Un Père prit à son tour la parole :

---

<sup>34</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 305-306 (§ 14).

- Nous sommes tous peïnés qu'on nous ait enlevé le crucifix, mais ne pouvons pas, à cause de cet incident, courir le risque d'être tous disséminés. S'il s'agissait de notre bréviaire ou de la Messe, nous protesterions bien entendu, mais dans le cas présent, cela serait certainement jugé comme provocation de notre part.

- Et je protesterai quand même, rétorquais-je. Qui se joint à moi ?

Personne ne répondit. J'étais seul, isolé. Même mon meilleur ami, le jeune curé, baissait la tête en silence.

- Donc, personne ? constatai-je avec amertume. Tant pis, cela ne fait rien, je protesterai quand même ! J'ai l'exemple du Christ : Lui aussi était abandonné de tous sur sa Croix !

Par l'entremise du surveillant, je réclamai immédiatement d'être reçu par les autorités de la prison. Je n'eus pas de réponse mais le surveillant-chef qui passait deux ou trois fois par jour dans notre salle ne se fit plus voir pendant de longs mois. On mit probablement une mauvaise note de plus à côté de mon nom. Mais j'étais en paix car j'avais fait mon devoir.

## XV

### LA SOURCE DE MA JOIE : LA SAINTE MESSE<sup>35</sup>

Le fait de pouvoir dire la Messe était une source de joie et d'énergie dans notre misère. Aussi je conservais toujours avec un soin jaloux un peu de pain de froment et du vin. Un après-midi notre salle fut subitement envahie par la police secrète et le garde du jour. On nous poussa dans le couloir et, durant de longues heures, nos pauvres effets furent retournés en tous sens. Lorsque nous pûmes réintégrer nos pénates, on nous soumit à une fouille corporelle en règle. Beaucoup d'objets utiles furent confisqués.

Un désordre épouvantable régnait dans la salle. Même les paillasons avaient été éventrés et la paille répandue sur le sol. Vêtements, souliers, literie, tout gisait pêle-mêle. Ce que je recherchais anxieusement, c'était le pain et le vin. Ils avaient disparu. On nous les avait donc aussi volés. Après des recherches minutieuses, je découvris deux petits verres qui avaient certainement échappé à l'attention de la police. Mon bréviaire avait disparu ; plus tard j'en retrouvai une petite partie. Mes compagnons avaient d'ailleurs aussi été délestés de leur bréviaire. Un Jésuite s'était constitué une petite réserve de vin : il n'en restait bien entendu plus trace. Il n'y avait aucun doute : les fouilles avaient eu comme but la confiscation des bréviaires et du vin de messe.

Certains d'entre nous furent appelés à comparaître devant les policiers. Un gradé leur fit savoir qu'on avait trouvé du vin en leur possession. Ils jouèrent les étonnés. On nous avertit qu'il était désormais sévèrement interdit de dire la Messe. Celui qui cacherait du vin devait s'attendre à des mesures de rétorsion implacables. Plus tard nous nous rendîmes compte que les valises contenant les vêtements et objets du culte avaient pris le large.

---

<sup>35</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 306-309 (§ 15) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 298-299.



- Maintenant il est vraiment temps de protester énergiquement, m'écriai-je.

Mais la plupart de mes compagnons décidèrent que ce serait poser un acte très imprudent.

« Nous devons attendre le moment propice » était l'avis général.

Que pouvais-je faire ? Je me trouvais une fois de plus isolé. Lorsque certains remarquèrent avec tristesse qu'il était devenu impossible de dire la messe, je les consolai en déclarant que je possédais encore quelques gouttes de vin. Mais au lieu de s'en réjouir, ils répliquèrent que cela mettait toute la communauté en danger.

- Oh non, soyez tranquilles, leur répondis-je, personne n'a besoin de savoir que je célébrerai la messe en cachette, ainsi, s'il se passe quelque chose, je serai seul à en porter les conséquences. Et je suis tout prêt à risquer ma vie pour le faire.

Un vieux Jésuite remarqua que j'étais un incorrigible idéaliste.

On nous fit la lecture d'un nouveau règlement. L'absorption de boissons alcoolisées et de vin était désormais strictement interdite. Celui qui en cachait ou en introduisait en fraude dans les colis alimentaires s'exposait à être sévèrement puni et à se voir interdire visites et paquet mensuel. Cela représentait de sérieuses complications pour moi car il ne me restait vraiment plus que quelques gouttes de vin pour la Consécration.

J'attendis impatiemment la prochaine visite. C'était mon frère Imi. Je tâchai de le persuader de cacher un petit flacon de vin dans quelque objet de toilette. Il hésita car on l'avait averti du nouveau règlement. Mais je le suppliai d'essayer quand même. Mon cœur battait bien fort lorsque je défis le paquet suivant. Il avait visiblement été fouillé de fond en comble. Et pourtant je trouvai un minuscule flacon de vin dans le savon et un autre logé dans le tube de dentifrice. J'exultais : j'avais de nouveau une petite provision.

Notre situation empira de jour en jour. Nous ne pûmes lire que pendant deux à trois heures par jour et les volumes devaient être empruntés à la bibliothèque communiste. Seul mon ami le jeune curé et moi ne fîmes aucune demande de cette littérature. Elle n'éveillait d'ailleurs pas beaucoup ma curiosité bien que les livres lus fussent longuement discutés peu après dans la salle. Les études de théologie étaient devenues impossibles. On nous avait adjoint un nouveau chef de chambrée qui n'était pas un prêtre mais un cambrioleur de banque roumain. Il ne faisait que jurer et blasphémer. Il nous força à mettre de l'ordre et nettoyer le sol pendant toute la journée. Il nous surveillait toujours personnellement, nous épiait rageusement, car personne n'avait envie de le relayer dans cette tâche ingrate. Finalement j'entrepris de le seconder, espérant par cela l'amadouer. Désormais je dus passer la plus grande partie de la journée à ses côtés pour transmettre ses ordres à mes confrères.

Aussi je dus prendre bien des précautions pour pouvoir dire la messe en secret. Certains de mes compagnons s'y associèrent de sorte qu'il s'agissait d'une concélébration comme c'est le cas lorsqu'un évêque consacre un nouveau prêtre. Chacun tenait un petit morceau de pain en mains mais il n'y avait que moi qui consacrais et communiais avec du vin.

Nous connaissions par cœur les textes de messe des jours de fête dédiés à la Vierge et nous prononcions conjointement les paroles de la Consécration. Mais c'était devenu impossible depuis que cet étranger se trouvait parmi nous. On eut recours à une nouvelle tactique. Je portais encore toujours la chemise bleue du mouvement de Jeunesse avec laquelle on m'avait arrêté. Dans les deux pochettes frontales, je cachais un petit morceau de pain et une petite boîte en aluminium contenant quelques gouttes de vin. Je convins avec les autres qu'ils devaient rester tranquillement assis au bord de leurs paillasons et réciter les prières tout bas. Moi, par contre, j'allais selon mon habitude, me promener de long en large à travers la salle. Lorsque je m'arrêtais au milieu de la pièce en relevant la tête, c'était l'Offertoire. Au second arrêt, souligné d'un

regard vers le haut, avait lieu la Consécration. Lorsque je m'arrêtais une troisième fois, puis, me retournant, passais derrière les châlits, c'était la Communion. Je parcourais la salle lentement, et, guettant le mouvement de mes lèvres, on s'unissait dans la prière.

Dès que le chef de salle s'asseyait dans un coin pour lire, je donnais le signal. Je faisais un grand signe de croix avant de commencer mes allers et retours. Tout se passait comme convenu. Et lorsque, caché par les lits superposés, je communiais au Corps et au Sang de Notre-Seigneur, je lui rendais ardemment grâce pour cette messe de catacombes.

Mes amis aussi s'en trouvaient très heureux. Cela se passa ainsi pendant un certain temps, mais, plus tard, lorsque nous eûmes gagné le chef de salle à notre cause, il devint doux comme un agneau. Il ne blasphémait plus et ne nous injurait que lorsque le surveillant en chef entrait dans la salle. Dans ce cas il devait faire preuve de sévérité. A part cela il nous laissa faire ce que nous voulions même en ce qui concernait la célébration de l'Eucharistie.



La boîte d'aluminium (avec des miettes de pain), le minuscule calice et le flacon (pour conserver le vin) dont se servait l'abbé István Regöczi pour célébrer la Sainte Messe durant sa captivité à Kistarcsa (1949-1953)

XVI  
A TRAVERS LES AMERES DIFFICULTES  
JOURNALIERES<sup>36</sup>

Ni l'hiver, ni l'été n'apportaient de changement dans notre vie. Hier, aujourd'hui et demain se confondaient dans la même grisaille : jours si sombres, si monotones. Les journées et les nuits s'écoulaient avec une lenteur désespérante. On me cédait toujours la couchette supérieure des châlits, cela m'arrangeait bien car je pouvais y remuer plus à l'aise. Il n'y avait pas d'armoires ; nous devions garder nos objets personnels sur notre couchette, recouverts de nos vêtements qui aplatissaient et cachaient tout. Chaque matin cela constituait un long « tripotage » et, en dépit du soin que l'on y mettait, ce n'était jamais au goût du surveillant.

Le cuisinier amenait la nourriture dans un grand chaudron et la répartissait à la louche. C'était toujours le même brouet : légumes séchés, carottes ou choux, mais le tout était préparé de manière à acquérir une saveur étrange, indéfinissable. On ne recevait jamais de vraies pommes de terre, mais quelque chose qui y ressemblait, sans avoir aucun goût. Les plats étaient préparés à l'huile et c'était très rare de voir un peu de saindoux. Deux fois par semaine il y avait de la viande au menu : en très petite quantité et toujours de la chair de vieux chevaux. On nous distribuait tous les jours un morceau de pain, jamais de légumes ou de fruits frais. Cette nourriture uniforme, manquant de vitamines, épuisait le corps et on ne se sentait jamais rassasié. Par réaction psychologique, l'évocation de plats succulents devint peu à peu le pivot de notre conversation. Dès le matin nous aspirions au repas du midi ; à peine celui-ci était-il consommé que nous guettions la distribution du soir. Les communistes s'étaient rendu compte de l'importance de la nourriture et savaient que c'est en les affamant qu'on asservit le

---

<sup>36</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 309-310 (§ 16, sans la fin, rattachée au chapitre suivant).

plus aisément les hommes. C'est là que j'ai réalisé que la plupart des gens vraiment sous-alimentés sont prêts à tout pour une terrine de soupe.

Les fumeurs souffraient en outre de la privation du tabac. Au début nous avions l'autorisation de recevoir de l'extérieur une ration de 100 cigarettes par mois. Ce total fut diminué, puis totalement supprimé, de sorte qu'il n'y avait que quelques privilégiés qui obtenaient encore des cigarettes. C'est à l'inspection des paquets qu'on volait les cigarettes ; moi je n'en avais jamais. Elles m'eussent pourtant été bien utiles pour calmer les tiraillements de la faim. Les grands fumeurs étaient prêts à échanger leur ration de pain ou même quelque vêtement pour une cigarette.

Nous recevions chaque mois de l'extérieur un colis de 2 kg 500, expédié par les familles et amis. La plupart des détenus étaient tellement affamés qu'ils consommaient les vivres dès les premiers jours. Je séchais chaque fois le pain de froment qu'on m'envoyait car il devait servir à l'Eucharistie et je divisais le reste en rations égales pour durer tout le mois. Ces petits paquets de rations subissaient parfois une amputation ou s'évanouissaient totalement au cours des inspections de salle. De plus, il était d'usage courant de partager nos trésors avec ceux qui n'avaient rien. Un colis ne changeait au fond pas grand-chose à l'état physique d'un homme affamé et pourtant c'était une vraie catastrophe pour lui si le colis était retenu par mesure punitive. Il arrivait que toute la salle des prêtres fût punie et qu'on nous privât de colis au cours d'un ou deux mois, une fois même jusqu'à trois mois. Parallèlement les visites du dimanche étaient aussi supprimées.

Le courrier passait péniblement. Parfois je ne recevais pas même une carte pendant de longs mois. Les visiteurs frappaient aussi en vain à la porte de la prison, ils ne pouvaient pas me voir et, par cette tentative infructueuse, leur loisir dominical était perdu. Comme je me trouvais porté sur une liste noire, les brimades de toutes sortes étaient de mon ressort. Il m'arriva, en plein hiver, de devoir passer une journée entière à nettoyer les toilettes avec des

mains engourdies par le gel. Cette tâche exaltante m'incombait comme par hasard à chaque grand jour de fête : Noël, Pâques, la Pentecôte. Nous n'avions rien à faire pendant toute la journée si ce n'est de ranger la salle. Au début nous avions la permission d'étudier ; après nous n'eûmes la lecture que pendant quelques heures par jour. Le moindre incident, un fétu de paille traînant sur le carreau, et ce délasserment nous était interdit pendant plusieurs semaines.

Après le repas de midi il y avait la promenade obligatoire de dix minutes dans la cour, tête baissée, mains croisées sur le dos. Celui qui relevait la tête encourait immédiatement une sanction. Et comme les surveillants trouvaient toujours une victime, bien que personne n'osât lever le regard, chaque promenade était une source d'angoisse.

Les soirées étaient terriblement longues. Vers six heures avait lieu la distribution de la soupe aux navets ou aux légumes secs ou à un produit farineux. Après cela il y avait la longue soirée et l'interminable nuit au cours de laquelle celui qui voulait trouver le sommeil devait commencer par oublier sa faim.

## XVII

### L'EMPLOI DE MON TEMPS ET MES ACTIVITES JOURNALIERES<sup>37</sup>

Arrivé à ma seconde année en camp de concentration, j'établis un emploi de temps apte à être maintenu dans les circonstances les plus diverses et qui me permettait de remplir utilement ma journée. Je me levais chaque matin avant cinq heures et, dans la salle des lavabos, faisais une demi-heure de gymnastique. Puis je récitais les prières du matin et m'astreignais à faire quotidiennement au moins une heure de méditation. Après cela je lisais mon bréviaire et je célébrais la Sainte Messe. Réparti sur toute la journée, je récitais encore le Petit Office de la Sainte Vierge, l'Office des Défunts, les sept psaumes de la Pénitence, toutes les litanies et environ 24 Paters et 5 Chemins de Croix.

De plus, j'avais heureusement un « *Nouveau Testament* » qui me permettait de relire journallement quelques textes importants. Ainsi la trame de toute ma journée était tissée de prières. Je ne pouvais de toute façon rien faire de plus utile, et cela me donnait beaucoup de consolation et de force. Je me faisais la réflexion qu'il y avait beaucoup de personnes qui priaient pour moi en Belgique et en Hongrie, et que je devais prier avec eux. Je compris ici tellement bien combien la prière est une grande force ! Ce devint pour moi une seconde nature.

Les gardiens de jour et la police secrète savaient fort bien que la prière était mon occupation principale. Ils faisaient souvent à ce propos des remarques méprisantes, mais je n'y attachais pas la moindre importance, et je continuais de prier également pour eux. C'est qu'ils étaient au fond davantage à plaindre et ils en avaient plus besoin que nous. Je suis bien reconnaissant à notre Seigneur et

---

<sup>37</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 311 (fin du § 16).

à Marie de ce que, pendant toute ma captivité, j'ai pu mener une ardente vie de prière.



XVIII  
L'INTERROGATOIRE  
LE CAS EXTRAORDINAIRE DU GENERAL MOURANT<sup>38</sup>

Au cours du troisième été, il y eut un grand bouleversement à l'intérieur du camp de concentration. Chaque interné fut appelé à comparaître devant un officier de la police secrète pour examen de son cas. Ces interrogatoires s'échelonnèrent sur tout l'été. Chacun eut la conviction qu'il allait se passer quelque chose d'important ; peut-être le camp lui-même serait-il dissous ? Le mystère entourait les interrogatoires, celui qui avait été appelé ne pouvait plus regagner sa chambrée habituelle mais était transféré dans une autre salle.

L'interrogatoire des prêtres débuta au mois d'août et progressa très lentement. Pendant ces journées pleines d'espoir et d'angoisse, j'assumais le rôle de chef de salle, mon prédécesseur ayant été cité parmi les premiers. Les autorités du camp étaient certainement obnubilées par d'autres problèmes, sans cela elles n'auraient jamais permis que je devienne chef de salle. Je laissais une liberté complète à mes compagnons, ils n'étaient plus éternellement taquinés au sujet de l'ordre ou d'autres vétilles. Chaque après-midi, l'un ou l'autre faisait une conférence sur un thème théologique ou sur son activité antérieure. Ils me demandèrent de prendre aussi la parole ; je fis trois conférences sur mon œuvre au bénéfice des orphelins, sur mes « Aiglons ». Cela dut plaire à mes confrères car plusieurs d'entre eux me promirent leur concours dans l'avenir, pour autant que cela soit possible. Entre temps notre nombre diminuait de jour en jour.

Un dimanche après-midi, il arriva qu'un curé âgé fut subitement la proie d'un grave malaise. Je courus chez un surveillant pour demander l'intervention urgente d'un médecin. Il y

---

<sup>38</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 311-313 (§ 17) ; Cf. *Envol des aiglons*, p. 299.

en avait plusieurs parmi les internés, mais le surveillant téléphona à l'hôpital et on lui donna l'ordre d'y faire transporter le malade. Nous fîmes tous les préparatifs nécessaires et je lui tendis une petite boîte contenant du pain consacré. Il hésita à l'accepter mais finit par le faire. A mon grand étonnement on le ramena chez nous dès le lendemain. Il ne s'agissait que d'un malaise passager dû à la grande chaleur dans la salle. Il paraissait complètement remis et, me prenant à part, très ému, me posa la question :

- Connais-tu le général de l'aviation qui avait coutume de communier chaque premier vendredi ?

- Oh ! oui, lui dis-je, je lui faisais parvenir la Sainte Eucharistie chaque mois par l'entremise de mes braves surveillants de jour tarcisiens. Mais il y a bien six mois que je n'ai plus eu de nouvelles à son sujet.

- Eh bien ! hier soir, il était à l'hôpital.

- Et maintenant ? demandai-je avec anxiété.

- J'espère qu'il a trouvé la paix éternelle dans le Seigneur, répondit doucement le curé. Tu vois, mon fils, c'est pour cela que j'ai dû tomber malade hier. Tard dans la soirée on me transporta dans une chambrette de l'hôpital où il y avait déjà un malade et on me coucha à ses côtés. Je reconnus le général et il fit de même car un sourire éclaira ses traits. Lorsque nous fûmes seuls, il me serra la main et me dit : « C'est le Seigneur qui vous envoie, aidez-moi à me préparer au grand voyage ». Avec beaucoup de peine il se confessa et communia. Je lui donnai la bénédiction papale et il mourut pendant la nuit... Je te suis tellement reconnaissant d'avoir insisté pour que j'emporte cette hostie.

- Rien n'est impossible à Dieu, murmurai-je profondément ému à mon tour. Il n'y a pas de murailles qui tiennent devant Lui. Les gardiens ont beau veiller, mitrailleuses braquées, du haut de leurs miradors, Il passe quand même. Il n'abandonne pas les siens.

Vers la fin du mois d'août, nous n'étions plus que deux dans la chambre : un vieux chanoine de Vác et moi. Chaque matin je célébrais la Sainte Messe et il y communiait. Il avait une affection

au cœur. Lorsqu'il fut appelé, nous nous embrassâmes comme pour un ultime adieu. Effectivement, il décéda peu de temps après, à l'hôpital. C'était un bon prêtre, paisible et saint.

Finalement ce fut aussi mon tour. On me mena dans une autre pièce où un gradé de petite taille mais nanti d'une grosse tête était assis devant une table, feuilletant négligemment ses dossiers. Ses questions me prouvèrent qu'il était parfaitement au courant de mon cas. Il ne mentionna que mes anciennes inculpations et je dus, une fois de plus, signer les mêmes confessions qu'antérieurement. Le gradé était un type mal dégrossi ; il se mit dans une rage bleue lorsque je lui déclarai que tout ce qui se trouvait marqué à mon sujet était parfaitement exact. Furieux, il s'écria que trois années de détention n'avaient donc pas suffi pour m'apprendre comment il fallait se comporter. Il m'assura qu'il veillerait à ce que je pourrisse en prison et il me fit sortir d'un grand coup de pied.

J'étais profondément déçu car cela ne me laissait pas beaucoup d'espoir d'être jamais libéré. Le surveillant reçut l'ordre de m'administrer encore quelques bons coups de pied en me reconduisant mais il n'en fit rien. Il m'introduisit dans une grande salle remplie de laïcs où j'allais désormais être le seul prêtre. Mon grand désir allait enfin être exaucé : j'avais retrouvé un grand champ d'apostolat.

## XIX

### MON APOSTOLAT AUPRES DES LAICS<sup>39</sup>

Les occupants de la salle formaient un tout de composition fort disparate. Il y avait là des Grecs, des Autrichiens, des Allemands, des Polonais, des Yougoslaves, des Italiens et des Roumains. La majorité était catholique, environ une quarantaine d'entre eux ; puis il y avait des protestants, des juifs, des libres penseurs et quelques personnes qui n'avaient pas été baptisées. L'échantillonnage comprenait des aristocrates, des comtes, des riches industriels, de simples ouvriers, des paysans, des médecins, des écrivains, des artistes, des vagabonds et moi-même comme ecclésiastique.

Dès les premiers jours je me rendis compte que ma tâche serait dure. Lorsque je lus mon bréviaire pour la première fois, un libre penseur se moqua de moi et me demanda avec ironie si je croyais vraiment aux paroles que je balbutiais tout bas.

- En passant par l'Autriche en vélo, lui rétorquai-je amicalement, j'ai rencontré partout de grands crucifix le long des routes et, voyant les Tyroliens s'agenouiller pieusement et prier devant ces symboles, je me suis dit que dans ce pays il y avait des chrétiens vraiment convaincus.

L'homme se mit à sangloter amèrement

- Oh mon cher Tyrol !... Y avez-vous vraiment été, mon Révérend Père ?

Et il vint s'asseoir près de moi. Pendant presque une heure nous évoquâmes sa patrie chérie et il vint souvent me parler de ses belles montagnes et de lointaines randonnées en vélo.

Un capitaine de vaisseau me salua avec contentement. Après de longues années il se trouvait enfin en face d'un prêtre, détenu comme lui en prison. Cet officier avait une conscience chargée et

---

<sup>39</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 313-315 (§ 18).

beaucoup de problèmes dans sa vie. Il dut régler avant tout l'irrégularité concernant son mariage. Lorsqu'il fut d'accord pour le faire, je l'admis aux sacrements. Débordant de bonheur, il ne put retenir des larmes de joie. Chaque dimanche il vint chez moi pour communier.

Un Yougoslave était grand sportif : je le gagnai à notre cause en imitant ses sauts acrobatiques, et, comme je m'étais entraîné régulièrement à faire de la gymnastique, je le surpassai même à certains exercices. Ayant ainsi gagné son estime, je pus lui parler du Christ car il n'avait eu aucune instruction religieuse. Et le grain tomba dans de la bonne terre. Lorsque, un peu plus tard, il se mit à rendre du sang et fut transporté à l'hôpital, il prit congé en sanglotant, me pria de le bénir et de penser à lui dans mes prières.

Un vieil ouvrier m'avoua ne plus s'être confessé depuis de très longues années, certainement pas depuis son mariage. Tous mes essais pour le ramener à la pratique religieuse furent vains. Je me mis à prier intensément pour lui et voilà qu'un jour il s'approcha de moi, disant qu'il désirait faire une confession générale.

Ainsi je tâchais de gagner mes compagnons de captivité par l'amitié. Je suivais en cela les conseils de saint Paul qui vous enjoint de devenir le serviteur de tous afin de les gagner pour le Christ. Dès qu'il y avait moyen, je m'efforçais de rendre un petit service, partageant au besoin ma nourriture, vu qu'on avait instauré un vrai régime de famine dans tout le camp. Les paquets, lettres et visites avaient été complètement interdits. Depuis de longs mois nous n'avions plus rien d'autre que notre ration quotidienne de soupe. Le chef de salle était malheureusement fort égoïste et, aux distributions, se faisait réserver la meilleure part de la soupe, pour lui et pour ses protégés. Les hommes commençaient à dépérir de faiblesse et se montraient prêts à n'importe quoi pour une ration un peu plus copieuse. Par ce moyen je réussis à gagner l'amitié de quelques-uns d'entre eux. En dépit de ma propre grande faim, j'arrivais à épargner ma ration de pain du samedi pour la partager le

dimanche avec ceux qui n'en avaient plus. Comme ils étaient heureux et reconnaissants !

Les paquets étant interdits, je n'eus plus de vin pour célébrer la messe. Les larmes aux yeux, je consacrai les ultimes gouttes de vin et les miettes séchées de pain de froment. Je suppliai avec ferveur le Christ de ne pas se retirer de moi tant que je resterais en prison car je sentais, je savais que sans Sa Force, il me serait impossible de survivre.

J'avais fait la connaissance de tous les internés de la salle, et, leur dévoilant que j'étais prêtre, je m'étais mis à leur disposition de jour et de nuit. Par l'entremise de mes braves surveillants de jour tarcisiens, je pus aussi rester en contact avec mes confrères éparpillés dans d'autres salles et, tant qu'il y eut moyen, leur faire porter l'Eucharistie.

Dans notre salle il y avait aussi deux Israélites, je donnai un pantalon au plus jeune, car son dénuement faisait peine à voir et je soignai l'autre qui était souvent malade : tous deux me témoignèrent beaucoup d'estime. Voyant que je lisais ouvertement mon bréviaire, ils exhibèrent un petit livre écrit en ancien hébreu et me rejoignirent, un peu à l'écart des autres, pour réciter, eux aussi, leurs prières. On finit par le faire en commun : ils récitaient les Psaumes en hébreu tandis que je le faisais en latin. Les autres n'y trouvaient rien d'étrange et nous laissaient prier en toute tranquillité.

J'avais aussi noué des relations d'amitié avec un jeune officier amputé d'une jambe qui était fort sympathique. L'attitude courageuse de ce grand invalide de guerre lui valait beaucoup d'ascendant sur les autres ; aussi, lorsque je l'eus persuadé de se confesser, il me rallia tout un groupe de plus jeunes.

Le préposé de salle était un protestant convaincu. Se rendant compte de mon activité, il me donna de sérieux avertissements mais mon jeune ami officier menaça de lui « casser la tête » avec sa jambe de bois s'il mouchardait mon apostolat auprès des autorités du camp. De nombreux petits faits témoignaient de la solidarité amicale que mes compagnons de salle avaient pour moi. Lorsque,

un dimanche, on me désigna de nouveau pour la corvée des toilettes, toute la chambrée protesta auprès du surveillant de jour. Mais je les rassurai en déclarant que c'était mon occupation dominicale habituelle et que, s'ils m'aimaient, ils ne devaient pas me priver de ce service méritoire.

## XX MON CHER PETIT ENFANT COMESTIBLE<sup>40</sup>

L'ambiance devenait toujours très pénible à l'approche de Noël. Pour comprendre cela, il faut connaître la chaude intimité avec laquelle on célèbre cette fête en Hongrie. Pendant ces froides journées de décembre, chacun semblait dans un profond mutisme, comme si la grisaille avait aussi glacé nos cœurs. J'avais déjà passé trois Noëls en détention mais, dans la salle des prêtres, nous avions trouvé moyen de célébrer cette grande fête liturgique. Sans rien de spécial pour égayer la veillée, nous étions à même de célébrer la Sainte Messe et, après l'office, de bavarder en évoquant les souvenirs des Noëls de nos jeunes années. Nous prenions notre repas du soir en commun. A cette époque-là, nous obtenions encore des paquets et chacun gardait quelque chose en surprise : un morceau de pain blanc, même s'il était devenu dur comme pierre, ou un peu de confiture ou quelques morceaux de sucre... cela donnait une atmosphère de fête à la soirée.

Mon quatrième Noël en prison, cette fois-ci dans la foule des laïcs, s'annonçait sous des auspices lugubres, d'autant plus que j'étais dans l'impossibilité de célébrer l'Eucharistie. Le froid et la faim torturaient si péniblement mes compagnons que je ne réussissais pas à leur remonter quelque peu le moral. Le fait que les grandes enquêtes de l'été passé n'avaient amené aucune amélioration de notre sort nous déprimait. La plupart d'entre nous n'avaient plus aucune nouvelle de leurs parents, leurs enfants, épouse ou famille. Moi je n'avais aucune nouvelle de mes chers Aiglons. Nous étions coupés du monde extérieur, confinés dans notre peine solitaire. Et je me creusais en vain la tête pour trouver quelque chose qui pourrait égayer quelque peu la fête de la Nativité qui approchait.

---

<sup>40</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 316-319 (§ 19) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 299-301.



Peu à peu un projet se dessina dans mon esprit. Je devais tâcher de me procurer un petit enfant, l'image du Nouveau-né couché dans sa crèche. Le cadre d'une étable était tout trouvé : c'est bien à cela que notre salle aux murs gris et nos paillasons ressemblaient le plus. Mais l'Enfant ? J'avais remarqué que l'un des détenus, un bon ami, artiste sculpteur, pétrissait des figurines adorables en mie de pain. Je lui demandai s'il pouvait fabriquer un Enfant Jésus.

- Oh ! oui, dit-il joyeusement. Si vous me fournissez du pain, je vous sculpterai un Enfant Divin si beau que quiconque le verra s'attendra à le voir prendre la parole. Il sera vraiment à croquer !

- Bon, alors je fournirai le pain.

- Mais quelle taille doit-il avoir, cet enfant ?

- Eh bien, la taille de ceux qu'on voit dans nos églises, environ 30 à 40 cm de long.

- Hum, hum, dit-il en secouant pensivement la tête. Est-ce que vous vous rendez compte qu'il me faudrait un bon kilo de pain pour y arriver ?

- Un kilo de pain ! Dis donc, un kilo de pain est une fortune inestimable. Chacun de nous dévore le morceau qu'il reçoit le matin jusqu'à la dernière miette.

Il était impensable d'obtenir une ration supplémentaire. Economiser un kilo équivaldrait au moins à une semaine sans pain ! Mais je ne pouvais pas hésiter : il fallait fêter Noël. Je mis ma main dans celle de l'artiste pour conclure notre accord :

- C'est bien. Tu auras le pain nécessaire même si je dois m'en priver, mais je veux avoir un petit Enfant Jésus.

- Vous l'aurez, m'assura mon ami, et vous serez satisfait du résultat.

Michel-Ange ne pouvait pas avoir été plus impatient que moi en guettant la silhouette de Moïse se dégageant petit à petit du marbre. Tout en récitant le rosaire, j'observais les doigts agiles de mon ami qui façonnaient le pain. Eclairé d'un maigre rayon de lumière qui filtrait à travers un trou d'aération, jour après jour, ses doigts bleuis de froid pétrissaient la mie de pain avec de l'eau. Cela

me semblait merveilleux de voir la masse informe se transformer et, à la veille de Noël, l'artiste mettre la dernière touche à un beau petit enfant tout souriant.

- Je te l'avais promis, n'est-ce pas, qu'il serait adorable à croquer !

J'étais tellement comblé de joie que j'en avais oublié ce qu'il m'avait coûté de privations.

La nuit tomba rapidement, une nuit sombre et triste, sans lumière, sans feu, sans repas de fête. Les gens pensaient à leur famille, ils étaient encore plus déprimés que d'habitude.

Je couchais mon « enfant de pain » sur une botte de paille dans un coin de la pièce. J'avais réussi à cacher un petit bout de chandelle et, à un moment donné je l'allumais. Une clarté étrange se répandit à travers la salle et se refléta sur la petite crèche primitive. Toute la salle se mit à vibrer. L'un après l'autre, les hommes sortirent tous de l'ombre pour s'approcher et voir. Tous ces malheureux, ces durs, ces prisonniers désespérés au cœur déchiré... Certains avaient des larmes aux yeux car, en prison, on ne fête Noël que dans ses souvenirs. Ils pensaient à ceux qu'ils aimaient et qui, quelque part en Hongrie ou en émigration, allumaient les bougies de leur arbre de Noël en pensant avec amertume aux absents. Quelqu'un entama à voix basse un cantique ; la plupart s'y joignirent en étouffant leur voix. C'était comme si les murs s'étaient subitement écroulés, comme si les mitrailleuses, les miradors s'étaient effacés de notre existence. Il n'y avait plus que Noël, paix, joie, sympathie et amitié.

Le plus dur de la salle, un boxeur aux larges épaules qui ne m'avait encore jamais adressé la parole, prit ma main dans sa grande patte d'ours. Il prononça à voix haute de sorte que tout le monde pût l'entendre :

- Mon Révérend, nous vous remercions d'avoir fait descendre l'Enfant du haut du ciel jusque chez nous !

Mon ami autrichien entonna le « *Stille Nacht, heilige Nacht* » de sa belle voix et, l'un après l'autre, on chanta tous les cantiques de

Noël. L'ambiance était si merveilleuse que de ma vie je n'oublierai cette sérénade devant l'Enfant Jésus.

La petite bougie jetait déjà ses dernières lueurs lorsque nous entendîmes des pas lourds dans le corridor. D'un geste rapide je cachai l'enfant sous ma chemise. On souffla la bougie et chacun regagna en hâte sa couchette. Une clef grinça dans la serrure, la lumière électrique s'alluma brusquement. Clignant des yeux, nous aperçûmes un malheureux poussé brutalement dans la salle et accablé d'injures. Nous jetions tous des regards curieux vers le nouveau qui se tenait au milieu de la salle, pâle, décharné, les vêtements en loques. C'était un jeune homme d'environ dix-huit ans, aux longs cheveux blonds et aux traits enfiévrés.

- Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

- J'ai faim..., répondit-il faiblement.

- D'où viens-tu ? demanda le chef de salle.

- Il y a plusieurs jours que je n'ai plus rien mangé, dit-il d'une voix rauque.

Entre temps nous formions tous un cercle autour de lui. « Qu'as-tu fait ? Pourquoi t'a-t-on arrêté ? » Les questions fusaient.

Il haussa nerveusement les épaules et cria plus qu'il ne suppliait :

- Donnez-moi un morceau de pain ! Je ne peux plus me tenir debout, tellement j'ai faim !

On se regarda en silence. Chacun avait la même pensée. Du pain... Où pourrions-nous aller chercher du pain ? Même en une veillée de Noël, comment pourrions-nous, pauvres internés affamés nous-mêmes, offrir un morceau de pain sec à ce malheureux !

- Du pain, mon ami, ricana quelqu'un amèrement, peut-être en aurons-nous demain s'ils ne nous ont pas oubliés. Si ton nom se trouve déjà sur la liste des détenus, tu en auras bien aussi un petit morceau.

Chancelant, le jeune homme s'avança vers un paillason et s'y laissa choir.

- Demain... avant demain, je serai mort, murmura-t-il désespéré.

Nous nous sentions terriblement désarmés et honteux de notre impuissance.

- Oh ! donnez-moi donc un peu de pain, un tout petit morceau de pain... Oh mère, ma petite mère, personne ne me donne à manger ici, sanglotait-il.

Oh ! cette impuissance à aider cette misère qui crie vengeance au ciel ! Il n'y a que la haine pour inventer une chose aussi horrible que de torturer ainsi un homme pendant la nuit de l'Amour Divin... A Noël on se fait des cadeaux ; le plus infime des mendiants est gâté en ces jours. Et nous ne pouvons rien donner, rien, rien ! Les larmes voilaient mes yeux... et tout à coup je me souvins de l'Enfant Jésus que j'avais caché sous la chemise.

- Camarades ! amis ! Nous avons du pain !

Et sortant l'enfant de sous la chemise, je m'écriais :

- Regarde ! Voici un petit Jésus bien gentil, vraiment à croquer !

Je tendis joyeusement le petit chef-d'œuvre. Je vis mon ami le sculpteur esquisser un geste instinctif comme pour me retenir. Mais je dis au jeune homme

- Tiens, prends-le, c'est du pain, cela te fera du bien.

Je le mis entre ses mains. J'avoue que j'avais un peu de peine en voyant ou plutôt en écoutant le jeune homme croquer notre joli petit Jésus. Oui, ce petit Jésus comestible qui nous avait apporté tant de joie, qui avait paré notre nuit de Noël d'un éclat inoubliable, disparut très rapidement et jusqu'à la dernière miette dans la bouche du jeune affamé.

Les détenus regagnèrent leur place en silence. Leur poignée de main m'apprit qu'ils étaient satisfaits de cette solution. Mon ami artiste s'approcha de moi et, me serrant la main, me souffla avec émotion :

- N'est-ce pas que j'ai tenu la promesse que ce serait un Divin Enfant vraiment adorable... à croquer !

Etendus sur nos châlits nous entendîmes les cloches de Noël sonner dans le lointain. Un grand bonheur paisible m'envahit : nous avions quand même réussi à rendre un homme heureux !

## XXI LA CONVERSION DE MA CHAMBRE<sup>41</sup>

A partir de cette veillée de Noël, l'ambiance avait complètement changé dans notre salle. Il y avait bien plus de fraternité et de compréhension parmi les internés. Le nouveau fut aidé par tout le monde et se rétablit complètement. Il s'agissait d'un jeune universitaire arrêté précisément parce qu'il pratiquait la religion. Quand j'étais en possession de la Sainte Eucharistie, il me demanda de pouvoir communier chaque jour. Il s'avéra être une aide précieuse pour mon apostolat, un parfait membre de l'Action Catholique.

Dans notre salle il y avait un petit groupe difficile à atteindre. Leur chef était un juif. Il avait bien été baptisé pendant la persécution des juifs, à la fin de la guerre mondiale, pour échapper aux poursuites, mais il ne connaissait rien aux pratiques religieuses. Je devais le gagner à notre cause car c'est lui qui avait le plus d'influence sur la salle. Le surveillant de jour était son ami intime et, de ce fait, il jouissait de tas de privilèges : double ration de nourriture, autorisation d'apprendre l'anglais, de lire, de jouer aux échecs etc. Il nous inspirait de la crainte car il était en bons termes avec le surveillant-chef et nous craignions qu'il ne nous « vende ». En dépit du risque évident, je décidai de l'approcher pour le rallier à notre groupe. J'appris par exemple, qu'en qualité de riche commerçant, il avait souvent été en Belgique. Ceci me donna l'occasion d'entrer en relations plus proches avec lui. Il connaissait bien les villes de Belgique et plusieurs firmes avec lesquelles il avait noué des liens commerciaux. Il me raconta comment sa fortune avait été confisquée par l'Etat et tout le souci qu'il avait pour le sort de ses trois petits enfants. Il y avait déjà quatre ans qu'il était détenu et il ne voyait aucune issue à sa captivité. Je tentai de le

---

<sup>41</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 320-323 (§ 20) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 302-303.

persuader que la prière était une source d'énergie qu'il n'avait pas encore essayé d'exploiter. Il m'écouta volontiers et me demanda de lui apprendre à prier car il ne savait pas comment s'y prendre. Il me raconta que sa femme était catholique et ses enfants baptisés. Il se rappela même d'avoir parfois vu prier son épouse. Ceci était un point de départ excellent. Désormais nous priâmes secrètement ensemble et je lui donnai en secret une instruction religieuse. En même temps, je tâchai de le convaincre de transformer son comportement, éviter l'immoralité de ses propos et ses gros mots. Et il le fit vraiment. Pas seulement lui, mais aussi tout son petit groupe. Son meilleur ami, qui m'avait toujours évité, me pria d'entendre sa confession générale. Un autre, qui refusait au début toute coopération, fut accepté dans le groupe des joueurs d'échecs, après qu'il eût promis de faire, lui aussi, un sérieux effort.

Mon commerçant avait déjà passé la quarantaine mais n'avait encore jamais communié. C'est pourquoi je le préparai à accéder à la Sainte Eucharistie vers Pâques. Après m'avoir promis de se mettre, dès sa libération, en règle avec l'Eglise en ce qui concernait son mariage, il se confessa la veille de Pâques et fit sa première communion le jour de la Résurrection.

Tout ceci se passait en secret et évoquait l'époque des catacombes. Ces petits résultats étaient pour moi une source de joie et d'encouragement. Ce n'est pas à mes paroles mais à mes prières ferventes que je rattachais le fait que tous les catholiques, à l'exception de deux, firent leurs Pâques. Et les deux qui s'y refusèrent le firent par crainte de représailles de la part des autorités du camp.

Une profonde transformation s'était effectuée quant au mode de vie et à la mentalité de la salle. On n'entendait plus jurer ni blasphémer. On priait souvent et ma petite Bible passait de main en main. Quelques détenus fabriquèrent un chapelet en boulettes de pain. Les luttes et les discordes, fréquentes paraît-il dans les autres salles, n'avaient pas cours dans la nôtre. Les gens venaient me raconter leurs soucis et leurs petites misères ; cet échange occupait

nos journées et je partageais leur peine en priant pour eux. Je n'avais vraiment plus le temps de m'occuper de mes propres regrets.

Un matin on nous amena un nouveau. Il avait l'air d'un naufragé : épuisé, barbu, les cheveux lui tombant sur les épaules. Sa chemise était en lambeaux. Il se précipita joyeusement à ma rencontre mais je ne le reconnus pas. C'était un prêtre que j'avais connu lorsque j'étais à Vác. Il y avait plus d'un an qu'il était seul, en cellule, dans un autre bâtiment de la prison. Je partageai naturellement mes vêtements avec lui et lui offris refuge sur ma couchette. J'étais si heureux de me trouver de nouveau en compagnie d'un ecclésiastique. Lorsqu'il apprit que je portais sur moi les Saintes Espèces, il pleura de joie. Puis il se mit à me raconter ce qui lui était arrivé. Il était curé, chargé d'une paroisse, et les autorités de l'Eglise d'Etat, mécontentes de lui, l'avaient fait venir à Budapest. On le somma de cesser ses activités pastorales. Il refusa, ce qui provoqua son internement. Cinq autres prêtres avaient été emprisonnés pour la même raison et en même temps que lui. Toutes ces paroisses importantes avaient été pourvues de « prêtres de la paix ». Comme il n'était détenu que depuis un an, il put me relater les tristes conséquences de l'accord signé par les évêques au nom de l'Eglise. J'essayais de le reconforter et je le priais de m'aider à dispenser le secours moral à nos compagnons. Il accéda sans crainte à ma requête, en dépit des souffrances indescriptibles que lui avait causées sa réclusion solitaire.

Plus tard on nous amena aussi un Révérend père interné auparavant dans une autre salle. Il regrettait le changement car il trouvait que chez nous le régime était beaucoup plus dur. J'essayais de l'inclure lui aussi dans notre œuvre d'apostolat mais il refusa énergiquement : il trouvait cela imprudent pour nous-mêmes comme pour tous les occupants de la salle. Il ne resta heureusement pas longtemps parmi nous ; on le transféra dans une autre salle. Il y avait beaucoup de va-et-vient dans nos rangs car c'était la salle des



« nouveaux ». Chaque interné devait passer quelques jours de « noviciat » dans cette salle. Rien ne pouvait être plus propice pour mon apostolat car je prenais chaque fois le nouveau sous ma protection, tâchant de l'aider, de le consoler et, si possible, de le ramener à Dieu.

Un jour j'eus une grande surprise : le nouveau se trouvait être l'officier du service secret qui m'avait arrêté à Vác trois ans auparavant. Il pâlit à ma vue mais je lui tendis la main sans rancune :

- Eh bien ! mon ami, ceci est une rencontre pour le moins inattendue pourrait-on dire.

- Oui, balbutia-t-il embarrassé, le proverbe qui dit : « Dieu ne frappe pas avec un bâton » a dit vrai.

L'homme vigoureux de jadis n'était plus que l'ombre de lui-même. Il devint l'un de mes meilleurs amis. Je ressentis une pitié sincère lorsqu'il me raconta ses mésaventures. Il n'était pas catholique mais il ne protesta jamais contre notre service religieux et lorsqu'un nouveau, de conviction communiste, nous attaquait, il le faisait taire de force.

Je priai mon ami le commerçant de faire des démarches auprès des autorités pour obtenir que mon collègue prêtre et moi-même puissions rester dans cette salle afin de poursuivre notre apostolat. Bien entendu il ne devait pas trahir la raison de cette demande ! Quelques jours plus tard nous eûmes la réponse : tant que le surveillant en chef ne serait pas muté, on ne nous déplacerait pas et, me souffla le commerçant, il désire que vous priiez pour lui aussi... Je restais bouche bée car ce surveillant en chef était un gradé de haut rang de la Police secrète. Il tint parole : bien que tout le monde changeât de salle au cours de l'été, un petit groupe put rester ensemble : le commerçant, l'officier invalide, l'Autrichien, le curé et moi.

Au début du printemps - c'était en 1953 - il y eut de nouveau un grand remue-ménage dans le camp de concentration. Un autocar nous amena des médecins ; nous fûmes tous examinés et même passés aux rayons X. Ceux d'entre nous qui avaient les poumons atteints furent éloignés. La nourriture s'améliora ; les rations de soupe aux fèves furent distribuées avec une louche plus grande et, le dimanche, on nous donna même un morceau de lard. Pendant tout un temps on ne vit plus arriver de nouveau, et une nuit, mon gardien tarcisien se faufila près de moi pour se munir de pain consacré et me souffla à l'oreille : « Staline est mort ! »<sup>42</sup>.

---

<sup>42</sup> Né le 18 décembre 1878, Joseph Staline est décédé le 5 mars 1953.

## XXII

### MA NOUVELLE CROIX : LE RHUMATISME<sup>43</sup>

C'était en effet la mort de Staline qui avait déterminé l'amélioration inattendue de notre régime. Au cours du mois de mai, on en sut un peu plus à ce sujet. Par des nouveaux, arrivés de l'extérieur, nous apprîmes qu'il y avait un nouveau Chef du Gouvernement qui avait inscrit une série d'allègements à son programme ministériel. Il y avait aussi une nouvelle attristante : l'une des plus belles églises de Budapest, l'église Regnum Marianum, avait été démolie. A sa place, au milieu de la grande place, s'érigait désormais une gigantesque statue de Staline.

On se reprit à espérer. Certains signes décelaient un changement notable de climat. Mais le printemps s'effaça sans événements marquants. Depuis quelque temps je souffrais de rhumatismes douloureux. Tout mon côté droit, ma jambe droite et mes deux genoux m'infligeaient des douleurs parfois intolérables. Tout cela avait commencé au cachot humide de la cave mais je n'y avais pas prêté beaucoup d'attention. Par manque de soins, les douleurs avaient tellement empiré au cours des hivers si froids que je ne marchais qu'avec peine. Je traînais ma jambe droite derrière moi, ne sachant plus la plier. Par trois fois j'avais demandé l'intervention d'un médecin ; l'on ne m'avait même pas répondu. Ainsi je dus porter cette nouvelle croix en priant le Seigneur de ne pas devoir rester complètement perclus et alité. Car mes brebis avaient autant besoin d'un pasteur que du morceau de pain qui assurait leur subsistance physique.

Des hommes transférés d'autres salles me donnèrent parfois des nouvelles d'autres frères ecclésiastiques ; malheureusement elles n'étaient pas toujours réjouissantes. Un grand nombre avaient complètement abandonné toute activité pastorale. Je ne veux

---

<sup>43</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 323-325 (§ 21).

condamner personne car je sais combien les circonstances étaient dures. Mais je leur conseillais, lorsque je pouvais les atteindre, au moins de ne pas cesser d'espérer et de prier car j'avais vu combien cela désarmait même le plus dur des communistes.

Mon ami le commerçant me raconta qu'un jour il avait longuement discoursé au sujet des prêtres avec le surveillant-chef. Celui-ci lui avait avoué qu'il avait souvent causé avec des prêtres mais qu'aucun d'eux n'avait réussi à le convaincre. Seul ce curieux « prêtre priant » de la salle des nouveaux, à qui il n'avait jamais adressé la parole, lui inspirait une certaine estime et incitait son intérêt par ses inébranlables convictions. Cela ne m'étonna point. Le Seigneur n'avait-Il pas dit que le Père accorderait tout ce qu'on lui demandait en Son nom ?

Il y avait toujours des inspections de salle. On confisquait régulièrement les livres et les objets en métal. J'avais néanmoins remarqué que la couchette du chef de salle n'était jamais fouillée, c'est pourquoi j'y dissimulais mes trésors : mon bréviaire, ma Bible, mon chapelet, mon petit crucifix et la petite boîte qui servait auparavant de calice. C'est ainsi que je pus conserver ces objets jusqu'au bout.

Le contrôle restait sévère lui aussi. Il fallait se mettre en rang et un gradé inspectait nos gamelles, nos vêtements et nos souliers. Il trouvait bien entendu toujours quelque chose à redire, ce qui lui donnait l'occasion de jurer, crier et sévir. Pendant une chaude journée d'été, après toute une heure d'attente immobile dans la cour, un gradé s'arrêta subitement devant moi et m'inspecta de la tête aux pieds. Il se mit à hurler :

- Pourquoi ta chemise n'est-elle pas boutonnée jusqu'au cou ?

- Personne ne m'a dit qu'il fallait le faire. Et il fait tellement chaud ....

- Quoi ? cria-t-il, tu as chaud ! Eh bien, tu auras encore un plus chaud ! En avant, marche : monte et descends l'escalier jusqu'à ce que je te dise d'arrêter. Et que ça roule. Au pas de course !

Ne pouvant presque pas marcher comment aurais-je pu courir ? J'essayais en vain. Furieux, le gradé se mit à frapper mes épaules de son gourdin.

Rapide comme l'éclair, l'unijambiste se jeta entre nous et s'écria :

- Arrêtez cela... Comment voulez-vous que cet homme se mette à courir, il ne peut même pas marcher !

Interdit, le gardien abaissa son gourdin, tout en nous jetant un regard irrité :

- Il est en tout cas en mesure de nettoyer. Nettoie l'escalier de haut en bas et que ça brille ! En avant, marche !

## XXIII

### JE NE DEVIENS PAS ESPION DE MES FRERES<sup>44</sup>

Au mois d'août, il y eut de nouveau un branlebas mystérieux. Jour et nuit nous entendions des gens traverser la cour en traînant des bagages. Le surveillant de jour qui était notre allié nous expliqua que plusieurs centaines de personnes arrivaient en provenance des mines où elles avaient travaillé pendant trois ans. Que signifiait tout ceci ? Quelques prisonniers disparurent de notre salle avec tous leurs effets et, parmi eux, mon ami le commerçant. Les promenades tant redoutées dans la cour avaient été supprimées : on avait l'impression de se trouver à la veille d'événements importants. Ceux-ci tourneraient-ils enfin à notre avantage ? Jusqu'ici tout changement de régime n'avait fait qu'empirer notre sort. Mon ami, l'officier invalide, nous réconfortait par ses récits pleins d'humour et par ses chansons. Aux heures les plus pénibles il se mettait à fredonner :

*« Cela ne peut plus être pire ;  
donc demain apportera du mieux.*

*Les violons des tziganes*

*joueront cent fois pour moi :*

*Que les peupliers, les peupliers  
ne poussent pas jusqu'au ciel ! »<sup>45</sup>*

Bien entendu les « *peupliers* » symbolisaient pour nous les communistes.

L'un après l'autre disparaissait de la salle, je finis par rester seul avec mon ami curé. On nous transféra dans une autre salle déjà pleine à craquer. Là je rencontrai beaucoup d'anciennes connaissances, il y avait beaucoup de choses à se raconter. Nous étions de nouveau dans une salle qui se trouvait juste sous le toit en

---

<sup>44</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 325-326 (§ 22).

<sup>45</sup> « Chanson populaire hongroise. » (note de 1969).

béton, il y régnait une chaleur épouvantable. Personne ne savait ce qui allait se passer.

Un après-midi je fus aussi appelé. Je suivais, tête dûment baissée et mains au dos, l'homme de la police secrète. En passant par la cour intérieure je bus goulûment quelques bouffées d'air frais.

On m'introduisit dans une petite pièce où un détective se trouvait debout lorsque je traversai le seuil.

- Asseyez-vous là, dit-il aimablement. Fumez-vous, mon Révérend Père ?

Il me tendit une cigarette. Je l'acceptai avec reconnaissance et aspirai profondément la fumée. Il y avait si longtemps que je n'avais plus goûté ces délices ! Je fermai les yeux en me demandant ce qui avait pu déterminer ce geste de bienveillance.

- Ça vous fait du bien ? s'enquit-il doucereusement, tout en m'observant.

- Oh, oui ! merci beaucoup, lui répondis-je calmement, tout en me demandant si cette cigarette ne me coûterait pas trop cher. Car les communistes ne font jamais rien sans un but précis.

- Ecoutez-moi bien, dit-il, car c'est de notre entretien que dépendra votre libération. Nous devons avoir certains renseignements au sujet de quelques prêtres et religieux. Connaissez-vous par exemple le Père Jésuite X ?

- Oh oui, je le connais de renom ; je sais, qu'il est l'un des meilleurs Jésuites, j'ai d'ailleurs eu l'occasion de le rencontrer personnellement.

- Que pouvez-vous me dire à son sujet ?

- Je pourrais vous dire que lui et ses confrères m'ont déçu. Ils observent strictement toutes les consignes et suivent les ordres qu'on leur donne. Ils s'adaptent complètement sans offrir de résistance. Ils étudient le marxisme et le léninisme et ne paraissent pas du tout se comporter en *Milites Christi*.

- Ça suffit ! s'écria le détective impatientement, je ne vous ai pas demandé de plaider leur cause. Pouvez-vous citer un incident témoignant d'attitude subversive contre le régime ?

- Je ne pourrais en dire que du bien.

L'homme se fâcha :

- Vous avez trois jours pour réfléchir à ce que vous pouvez me dire à leur charge.

- C'est inutile. Dans trois jours, je ne pourrai rien dire de plus que maintenant, lui répondis-je en le fixant droit dans les yeux. D'ailleurs je suis incapable d'être l'espion de mes frères.

- Si c'est comme cela vous n'aurez qu'à pourrir en prison !  
déclara-t-il.

Les trois jours s'écoulèrent, je ne fus plus appelé.



XXIV  
LES HIRONDELLES PARTENT  
LE CAPITAINE QUITTE LE BATEAU LE DERNIER<sup>46</sup>

J'étais étendu sur ma couchette en haut du châlit. Par le trou d'aération, je voyais un petit rectangle de ciel bleu et des fils électriques. Des hirondelles bleu-grises venaient s'y poser, elles se rassemblaient en vue du grand départ collectif. Comme j'avais envie de partir moi aussi vers le lointain, vers ma chère Belgique ! C'était déjà mon quatrième automne en détention et certainement le plus triste. Je bougeais péniblement, mon côté droit était comme paralysé. Le gradé m'avait assuré que je pourrai en prison, et le pire était qu'il ne me restait que quelques miettes de pain consacré.

« Lorsque ceci sera épuisé, c'en sera fini de moi aussi... », pensai-je, découragé. Tout ce qui se passait autour de nous ne m'intéressait plus car je savais désormais que la disparition de compagnons de salle ne coïncidait pas forcément avec leur libération. On pouvait simplement avoir été transféré dans une autre salle ou dans un autre bâtiment. Il ne me restait plus beaucoup de chances d'être libéré après mon dernier interrogatoire. Je continuais néanmoins à prier et, contre ma propre conviction, à encourager les autres. Je disais chaque jour une sorte de messe sans consécration et je laissais communier ceux qui le demandaient bien que très parcimonieusement, donnant une certaine préférence aux ecclésiastiques détenus qu'on avait remis dans notre salle. C'est ainsi que septembre toucha à sa fin. Tous les prêtres furent de nouveau enlevés de notre salle et je restai seul avec le jeune curé. Cela nous paraissait étrange et renforçait notre opinion que nous resterions internés définitivement. Lui aussi était sur une liste noire. Son inculpation remontait à la période où il était encore à la tête de sa paroisse. Ayant appris qu'on avait battu un Jésuite à mort dans le

---

<sup>46</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 326-329 (§ 23) ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 304-305.

camp de concentration, il accourut pour réclamer la dépouille mortelle et faire un enterrement religieux en grand cérémonial, devant une foule nombreuse. Néanmoins la cause du décès avait percé le mystère qui l'entourait. Aussi le chef du camp fut-il sévèrement tancé et muté pour avoir délivré le corps aux fins d'enterrement. Et le prêtre officiant avait été arrêté...

C'est pourquoi notre surprise fut extrême lorsque après deux jours de solitude, nous fûmes aussi transférés dans une salle où les détenus étaient joyeux. Il y avait là beaucoup d'amis qui m'acclamèrent chaleureusement.

- Savez-vous où vous êtes ? demanda-t-on.

- Mais non, je l'ignore tout à fait.

- Eh bien, c'est la salle de libération !

J'accueillis avec incrédulité l'écrasante nouvelle que le Président du Conseil récemment élu, Nagy Imre, avait accordé une amnistie générale et ordonné la dissolution des camps de concentration. Les libérations avaient commencé au mois d'août et nous formions le dernier groupe.

« Et nous, les prêtres sommes les derniers de tous », pensai-je un peu amèrement. Mais subitement je fus comme ébloui... Était-ce vraiment possible que bientôt je puisse de nouveau dire la Messe et qu'ainsi quelques jours seulement me séparaient de la présence du Christ ? Et que j'allais revoir mes Aiglons et petite Mère [Kismama]<sup>47</sup>... et que j'allais pouvoir m'agenouiller sur la tombe de ma mère et que et que... Oh ! c'était trop de bonheur en une fois. Je n'eus même pas le temps de murmurer une prière d'actions de grâces car déjà un gradé, entrant dans la salle faisait l'appel en ajoutant :

- L'Etat démocratique hongrois vous accorde l'amnistie, mais... se tournant vers moi, il ajouta : vous, vous êtes banni de la ville de Vác, vous ne pourrez pas vous établir à Budapest, ni dans une des villes principales ou leurs alentours.

---

<sup>47</sup> « Kismama » dans l'original flamand.

Déjà mon bonheur se ternissait : je ne pourrai donc pas revoir ma petite église et sa statue de Notre-Dame des Pauvres. Je ne pourrai plus me fixer parmi mes Aiglons, petite Mère [Kismama]<sup>48</sup> et ma nièce Elisabeth. Je ne pourrai plus aider mes braves paroissiens, et je ne pourrai pas non plus habiter à Budapest, dans la paroisse de Máriaremete où se trouvait mon frère Imi.

Chacun devait déclarer où il comptait se rendre : cela devait figurer sur les documents de libération.

Je donnai l'adresse d'Imi.

- Où cela se trouve-t-il ? demanda le préposé lorsque j'indiquais comme lieu Máriaremete.

Que devais-je répondre ? Si je disais : dans l'arrondissement de Budapest, ils m'interdiraient d'y aller. Je me tus donc en haussant légèrement les épaules.

- C'est bon. On s'informerera où ça se trouve.

Et, pressé sans doute d'en finir, il quitta la pièce.

Je souris : chaque élève de classe primaire sait que Máriaremete, célèbre lieu de pèlerinage, se blottit au creux des collines de Buda et tombe ainsi dans l'arrondissement législatif de Budapest.

Le jour suivant était un dimanche qui parut s'écouler lentement, si lentement...

Aux premières heures du lundi matin nous pûmes enfin quitter la sinistre prison. J'y avais passé presque quatre années de ma vie. C'était aussi en quatre années que j'avais bâti, à Vác, l'orphelinat et la petite église. Au cours de ces quatre années j'avais eu la charge de plus de 300 enfants. Ceux qui nous quittaient étaient remplacés par des dizaines d'autres. Et maintenant j'avais été enfermé pendant quatre ans : cela avait été un long cauchemar, triste et brutal. Je n'avais quitté le bâtiment de la prison qu'une seule fois pour traverser la ville, menottes aux poings. Les gens s'étaient retournés sur mon passage mais je ne rougissais pas de mes liens : j'en étais

---

<sup>48</sup> « Kismama » dans l'original flamand.

fier. On m'avait cité comme témoin dans un procès contre le beau-frère de Petite Mère [Kismama]<sup>49</sup> qui, lui aussi menottes aux mains, occupait le banc des accusés. Et il arriva que l'un des détenus réussit à disculper l'autre. Je fis comprendre aux juges que la sœur de Petite Mère [Kismama]<sup>50</sup> avait travaillé pendant de longues années pour nos orphelins et qu'en compensation de ce travail non rétribué son mari s'était dédommagé en se servant de notre stock de vivres et vêtements entreposés chez lui.<sup>51</sup>

Et maintenant le lourd portail allait s'ouvrir pour nous. Le soir était tombé. J'avais dû attendre ma carte de libération pendant toute la journée. J'étais le dernier, le tout dernier à quitter le camp de concentration. Mais n'est-ce pas équitable que le capitaine quitte en dernier le bateau qui sombre ? Je me sentais vraiment comme un batelier qui, luttant pendant quatre ans contre les vagues du désespoir, avait réussi à piloter bon nombre de désorientés vers le havre de paix. Beaucoup m'avaient avoué, qu'ici même, dans cette sombre captivité, ils avaient retrouvé leur Dieu. J'étirais mes membres raidis en me disant que ces quatre années n'avaient pas été perdues. Peut-être compteraient-elles parmi les plus fructueuses années de ma vie entière !

Par le portail largement ouvert, j'aperçus le soir qui tombait. Une grosse bande d'oies sauvages striait le firmament empourpré, formant un gigantesque V.

---

<sup>49</sup> « Kismama » dans l'original flamand.

<sup>50</sup> « Kismama » dans l'original flamand.

<sup>51</sup> Cf. *Prisonnier*, II-8 (p. 43 de cette plaquette).

# TROISIÈME PARTIE

## LA LIBÉRATION

## MES PREMIERS PAS DANS LA LIBERTE<sup>52</sup>

La porte de fer de la prison se referma dans un bruit de tonnerre derrière mon dos. Le dernier prêtre prisonnier quittait le camp de concentration. Je frémis, immobile et hésitant. Que faire maintenant ? Où aller ? J'étais vêtu de l'uniforme de mes jeunes : une chemise bleu foncé, ornée de l'insigne du monogramme chi-rô<sup>53</sup>. Mon visage était maigre, pâle et négligé. Un sac à dos avec mon pauvre bien pendait à mes épaules. Je m'appuyais sur un bâton, un souvenir de mon ami officier. Où aller ? Je n'y avais pas encore pensé. L'air libre avait une influence étourdissante et mes premiers pas étaient incertains et tremblants. Si j'avais au moins pu m'envoler vers mes jeunes ! Mais je pouvais à peine avancer en titubant, lentement, très lentement, en m'appuyant sur mon bâton et traînant ma jambe droite.

Je ne pouvais pas aller à Vác. J'en étais banni. Je voulais seulement me rendre d'abord auprès de la tombe de maman. Il me semblait bien normal d'aller en premier lieu là-bas. Une petite fille me regardait avec compassion. Je boitais beaucoup, mais j'essayais tout de même de continuer ma marche vaillamment sans regarder en arrière. J'entendais au loin la sirène du train qui relie Kistarcsa à Budapest.

Dans la pénombre du soir, j'atteignis à Buda le grillage de fer qu'entourait le petit cimetière. C'était malheureusement fermé. Déçu je secouai les barres métalliques. Oh ! ces portes en fer qui ne veulent jamais s'ouvrir ! J'en avais tant vues pendant toutes ces années ! Fatigué et épuisé, je m'affaissai sur un banc de pierre et je pleurai.

Que faire maintenant ? Personne ne m'attendait. Si maman avait été encore vivante, j'aurais tout de même été reçu et bien

---

<sup>52</sup> István Regöczi, *Wij kunnen niet zwijgen*, pp. 331-332 ; Cf. *Envol des aiglons*, pp. 305-307.

<sup>53</sup> « Monogramme des 2 premières lettres du Christ en grec : XP. » (note de 1971).

autrement... La soirée d'automne devenait fraîche. Autour de moi tombaient des feuilles mortes et colorées. Je me mis debout avec peine. Oh ! cette jambe qui ne voulait pas suivre ! Mon sac à dos pesait maintenant lourdement sur mes épaules, mais bien plus lourdement pesait mon cœur, qui se sentait si abandonné. Pour la première fois peut-être, je sentais maintenant moi-même ce que mes orphelins avaient si souvent ressenti : être solitaire et abandonné du monde entier et, en plus, ne pas savoir où aller...

Mais alors, je pensai à cette autre maman, qui est la mienne, la Vierge des Pauvres ; oui, je pouvais arriver là, à la maison. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Je me pressai d'aller à Mária remete, au lieu de pèlerinage de Marie, où, à mon retour de Flandre j'avais célébré ma première messe et où ma mère avait vécu et était décédée.

Il était déjà 8 heures du soir quand j'arrivai là-bas, très épuisé et traînant, affamé et mendiant un peu d'affection. L'église semblait complètement abandonnée, la porte était fermée à clef. J'étais désespéré. J'étais arrivé ici également trop tard, je n'étais pas non plus attendu ici et c'était avec une certaine amertume que je pensais : « Maman, j'avais tout de même attendu un autre accueil. Est-ce ainsi que tu accueilles ton fils quand il revient du tombeau ? ». Je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer. Qui peut le comprendre quand un prisonnier est libéré mais ne peut pas arriver « à la maison » ? Tout à coup, l'horloge de la tour se mit à sonner, tandis que la lumière s'alluma dans l'église. Je le voyais par les vitraux colorés. La porte s'ouvrit et l'*Angélu*s commença à tinter. D'un seul mouvement je déposai mon sac à dos, je jetai mon bâton et, tout en boitant, en grim pant et sautant, je montai les marches de l'église, allant en avant, juste devant la statue de Notre-Dame. Je tombai à genoux, baisai les marches de l'autel et pleurai de joie en disant :

- Maman, je suis de nouveau de retour. Ici, on est bien auprès de votre Fils !

Quelqu'un toucha mon épaule. Je me retournai et je vis le Frère qui entretenait l'église. Il était étonné et il prit mes mains avec précipitation :

- Oh ! monsieur l'abbé, vous ici ? Nous pensions tous que nous ne vous reverrions jamais.

J'embrassai le Frère avec affection.

- Je voudrais vous demander quelque chose, Frère !

- Oui, dites seulement. Que puis-je faire ?

- J'aimerais tant célébrer la Messe...

- Mais, c'est tout naturel ! Une petite minute, je prépare tout immédiatement.

C'est avec une grande joie et une grande émotion que je célébrai la messe, après si longtemps, là, à Mária remete, sur l'autel de la Vierge. Puis quand je descendis les marches de l'autel, quelqu'un vint à ma rencontre. Mon bon frère, Imi !...



## CONCLUSION

Ainsi se terminait heureusement l'épreuve de ma captivité. Elle m'avait paru bien longue : quatre ans ! Pourtant, elle avait été une grâce. J'avais pu bien souvent célébrer la Messe ou au moins conserver Jésus dans la Sainte Eucharistie. Tant de prisonniers ont été privés de Sa Présence pendant des années ! J'avais pu exercer un apostolat fructueux auprès d'autres prisonniers et en ramener un bon nombre à Dieu. De mon œuvre de jeunes gens, quelques vestiges subsistaient. La liberté m'était rendue au moment où un fragile espoir se levait pour notre patrie. Cet espoir devait être de courte durée ; l'étau bientôt se refermerait sur la Hongrie.

La liberté recouvrée me permet d'exercer mon ministère sacerdotal dans des conditions difficiles sans doute. Chaque matin amène pour nous la même question anxieuse : combien de temps aurons-nous la paix ? L'avenir n'appartient qu'à Dieu : entre ses mains, je remets mon destin et celui de la Hongrie.

## TABLE DES MATIERES

Première Partie : L'ARRESTATION	5
I. Haut les mains ! Arrêté au nom de l'Etat démocratique de Hongrie.	6
II. Dans les mains de la police secrète.	11
III. Ecce Homo - Voici l'Homme !	16
Deuxième Partie : QUATRE ANS DE CAPTIVITE	18
I. Seul dans la cellule de prison.	19
II. Mon protecteur, le détective.	22
III. Brûlé, mais sauvé.	28
IV. Ma condamnation.	32
V. Dans le camp de concentration.	34
VI. Ma première Messe en prison.	38
VII. Dans la chambre des prêtres.	40
VIII. Mon souci à propos des jeunes.	43
IX. De nouveau aux mains de la police secrète.	45
X. Adieu chère maman, au revoir dans le Ciel.	48

XI. Des nouveaux. La dissolution des ordres religieux.	51
XII. Le combat pour le recours en grâce.	54
XIII. Suite du combat pour le recours en grâce. Mon échec.	59
XIV. Mon combat solitaire pour le crucifix.	62
XV. La source de ma joie, la Sainte Messe.	64
XVI. A travers les amères difficultés journalières.	68
XVII. L'emploi de mon temps et mes activités journalières.	71
XVIII. L'interrogatoire. Le cas extraordinaire du général mourant.	73
XIX. Mon apostolat auprès des laïcs.	76
XX. Mon cher petit enfant comestible.	80
XXI. La conversion de ma chambre.	86
XXII. Ma nouvelle croix : le rhumatisme.	91
XXIII. Je ne deviens pas espion de mes frères.	94
XXIV. Les hirondelles partent. Le capitaine quitte le bateau le dernier.	97

Troisième Partie : LA LIBERATION	101
----------------------------------	-----

Mes premiers pas dans la liberté	102
----------------------------------	-----

